

Zmag



يابلادي
Yabiladi.com

Décembre 2011

Noël marocain en Europe Le puzzle culturel

Islamisme

Le mal médiatique

Mehdi Savalli

L'homme amoureux des taureaux

2012... la fin !

Nous avons assisté à une année 2011 chargée qui marquera sans aucun doute l'histoire. L'actualité internationale a été digne d'un film hollywoodien : tsunami nucléaire de Fukushima, mort de Ben Laden, affaire DSK, chute de Ben Ali, Moubarak, Kadhafi, troubles dans le reste des pays arabes, raz de marée islamiste en Afrique du Nord ; même le Maroc n'a pas été épargné par ces bouleversements.

Mouvement du 20 février, discours royal, réforme de la constitution, attentat de l'Argana, référendum, législatives anticipées, arrivée au pouvoir du PJD... Ce web-magazine, né en novembre 2010, a accompagné tous ces événements. Le flot d'informations a été difficile à suivre pour notre équipe de journalistes et les bouclages ont souvent été tendus. Je tiens à saluer la ténacité et l'investissement de tous ceux qui ont participé à ces 13 numéros.

Si mes propos vous semblent annoncer une fin prochaine de Zmag, vous pensez juste. Malheureusement, cette formidable aventure, qui nous tient à cœur, ne peut continuer dans ces conditions. La bonne volonté s'use avec le temps et très vite un relais financier doit venir

soutenir un projet aussi prenant qu'un magazine mensuel.

La gratuité à ses défauts. Elle ne dépend que de l'énergie et du temps que peuvent mettre l'équipe qui soutient le projet. La publicité n'étant pas une option qui s'offrait à nous, il était difficile de continuer. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé : nouvelle formule en octobre, réflexion autour d'un format papier ... Mais nous avons dû nous rendre à l'évidence : trop tôt pour envisager un l'impression du magazine.

Alors la fin de l'année 2011 sonnera la fin du web magazine gratuit Zmag. Mais nous ne baissons pas pour autant les bras. Nous rassemblons nos forces et tout le savoir-faire accumulé au fil de ces 13 numéros pour les mettre à profit du site www.yabiladi.com. De nouveaux projets ont été lancés ou sont en passe de l'être sur le volet internet. Nous nous reconcentrons donc sur notre portail pour demain, peut-être, rebondir sur le magazine.

Merci à vous, fidèles lecteurs, qui nous avez accompagné pendant plus d'un an.

Mohamed Ezzouak

Zmag

**Directeur de la
publication**
Mohamed Ezzouak

Rédactrice en chef
Khadija Tighanimine
redaction@yabiladi.com

Secrétaire de rédaction
Julie Chaudier

Rédaction
Ghita Ismaïli
Oumar Baldé
Yann Ngomo
Rim Battal
Hanane Jazouani
Frédéric Schmachtel
Halima Djigo

Conception graphique
Maghnia Zeriouh

Directeur technique
Marouane Benabid

Conception web
Anouar-Charif Zekri
Mohammed Reda Biya

**Yabiladi Mag est
édité par**
Web Stratégie
8 Rue Assad Bnou Zarara
Maârif 20330
Casablanca Maroc

DECRYPTAGE

08 Alphabétisation : Le Maroc peine à rattraper son retard

CHRONIQUE

12 Le roseau identitaire : S'adapter aux vents culturels sans se déraciner

DOSSIER

14 Marocains en Europe : Fêtez-vous Noël ?

16 Noël au Maroc : Opportunité festive et commerciale

22 Identité : Comment faire ses courses dans le supermarché des cultures ?

PORTRAIT

24 Mehdi Savalli : Le seigneur des arènes

ENTRE 2 RIVES

28 Printemps et automne arabe : La peur des médias français ?

34 Immigration en France : Jusqu'où ira l'UMP ?

SPORT

36 Natation au Maroc : Obligé de s'expatrier pour gagner des médailles

FOCUS

40 Fès : Du politique au spirituel

42 Quartiers de Fès : Dans les ruelles du passé

44 Les mosquées de Fès : Lieux de prière et d'érudition

TAKALID

46 Conteurs : Le patrimoine oral marocain disparaît à Jemaâ El Fna

YABILADIES Supplément féminin

52 Coaching : J'y vais ou j'y vais pas ?

54 Epilation : Halaoua ou laser ?

56 Mères célibataires : Une lutte quotidienne

58 Les 1001 vertus de la graine de Nigelle

59 Recette : Tajine de dorade sauce chermoula

60 Siham El Habti : Lignée caftan



Abdelilah Benkirane

Abdelilah Benkirane, leader du parti islamiste Justice et Développement (PJD) a été nommé chef du gouvernement par le roi Mohamed VI suite aux élections législatives du 25 novembre. Elles ont offert à son parti la majorité relative des sièges à la Chambre des représentants. En parallèle, Fouad El Himma, ancien chef du Parti Authenticité et Modernité, a été nommé conseiller royal.



 Roschdy Zem

Roschdy Zem, réalisateur français d'origine marocaine, a reçu, le 29 octobre, le prix du meilleur réalisateur arabe au festival Doha-Tribeca pour son film « Omar m'a tuer ». Sorti dans les salles de cinéma le 22 juin, le long métrage revient sur l'affaire Omar Raddad, l'une des affaires criminelles les plus médiatisées de l'histoire contemporaine française.



Jennifer Lopez

Jennifer Lopez a été l'invitée vedette de l'ouverture à Casablanca, le 1er décembre, du Morocco Mall, le deuxième plus grand centre commercial d'Afrique. Salwa Akhannouch, l'initiatrice du méga projet, a vu les choses en grands mais pour un tout petit cercle de VIP en invitant la célèbre chanteuse pop américaine. Le public et la presse marocaine ont été exclus de l'évènement.



 **Sophia Aram**

Sophia Aram, humoriste franco-marocaine et chroniqueuse sur la radio France Inter, bénéficie d'une protection policière et de gardes du corps. Insultes, affiches arrachées, coupure de courant intempestives lors de ses spectacles, elle se sent menacée par ceux qui n'acceptent pas, notamment, de l'entendre traiter les électeurs du Front national de « gros cons ».

Alphabétisation

Le Maroc peine à rattraper son retard



- **Le taux d'analphabétisme est passé de 43% en 2004 à 30% en 2010.**

- **Une baisse encore insuffisante pour remplir les objectifs de la Charte nationale pour l'alphabétisation.**

Par Julie Chaudier

Avant, je passais tous les jours devant le même bâtiment. Depuis que je sais lire, je le sais, c'est le tribunal », lance, joyeuse, Channah Sadia, mère de 4 enfants. Comme elle; une centaine de femmes reçoit des cours d'alphabétisation, grâce à la Fondation Zakoura, depuis un an dans une école de Aïn Harrou-

da, dans la périphérie nord de Casablanca. Grâce aux efforts conjugués de très nombreuses associations et de plusieurs ministères marocains (Education, Jeunesse et Habous, notamment), le taux d'analphabétisme est passé de 50,1% en 2001 à 30% en 2010, selon la direction de l'Alphabétisation du ministère de l'Education nationale.

Le nombre de bénéficiaires des programmes d'alphabétisation n'a cessé d'augmenter annuellement, il est passé de 180 000 en 1998/99 à 656 000 en 2008/09. L'objectif visé d'une réduction de moitié du taux d'analphabétisme dans 164 pays, dont le Maroc, à l'horizon 2015 par le programme de l'UNESCO Education Pour Tous

(EPT), lancé en 2000, devrait être atteint au Maroc. Cependant, les engagements de la Charte nationale d'éducation et de formation, mise en place par le gouvernement en 1999, n'ont, eux, pas été remplis. En 2011, le taux d'analphabétisme est encore de 30%, bien loin des moins de 20% visés pour 2010 par la Charte.

Retard. Le Maroc a pris un retard considérable, jusqu'en 1997, dans la course à l'alphabétisation par rapport aux autres pays arabes, malgré un premier élan venu avec l'indépendance. Pour Bachir Tamer, professeur à la faculté des Sciences de l'Education de Rabat et titulaire de la chaire alphabétisation et éducation des adultes de l'Unesco, l'une des raisons de ce retard

est « l'intérêt en dent de scie qu'a porté le gouvernement à la question depuis l'indépendance ». « Pour des raisons politiques, le contexte n'était pas favorable de sorte que, jusqu'en 1997, il n'y avait aucune instance pour centraliser toutes les actions d'alphabetisation sur le territoire », explique Mohamed Abdellatif Kissami, spécialiste alphabetisation du Programme éducation du bureau de l'Unesco à Rabat. Pratiquée alors sans aucune professionnalisation par une multitude d'associations, l'alphabetisation était assimilée à un enseignement lambda. Pourtant « il est beaucoup plus difficile d'enseigner à des femmes adultes (près de 80% des bénéficiaires de l'alphabetisation) qu'à des enfants, estime Lekbira Rhaimi, « animatrice » pour Zakoura Education. Je ne peux pas les punir simplement quand elles n'ont pas fait leur travail, je dois établir une relation de confiance, être proche d'elles pour les motiver à travailler. »

En 1998, une direction de l'alphabetisation est créée, mais elle change de ministère plusieurs fois : « pour chaque nouvelle appartenance, on perdait 2 ou 3 ans à se réorganiser », explique El Habib Nadir, directeur de l'Alphabetisation. A partir de 2002, sa direction est fixée au ministère de l'Éducation nationale « on a alors augmenté fortement le nombre de bénéficiaires des services d'alphabetisation publics et associatifs en installant les services de notre direction, qui coordonne les différents acteurs du secteur, dans toutes les délégations de l'Éducation nationale », explique-t-il. Malgré la volonté politique qui permet à cette direction de multiplier par deux son budget en trois ans, la mise en place d'une Agence nationale de l'alphabetisation lancée

La guerre des chiffres

- Selon El Habib Nadir, directeur de l'Alphabetisation du ministère de l'Éducation nationale, le taux d'analphabétisme est aujourd'hui de 30%.

« Nous nous basons sur la dernière enquête de recensement de la population marocaine, réalisée en 2004 par le Haut Commissariat au Plan (HCP) et sur notre propre enquête réalisée en 2006 et rendue publique en 2007 qui a concerné 12 000 ménages et établissait le taux d'analphabétisme à 38,5% des Marocains. C'est en fonction de ces données et des modèles mathématiques élaborés par nos statisticiens que nous évaluons actuellement le taux à 34%. »

- Selon Youssef Mouaddib, directeur général de la Fondation Zakoura Education, le taux d'analphabétisme se situerait plutôt autour de 50%.

« Je pense que parler de 30% d'analphabétisme est trop optimiste. Il existe un biais dans le calcul effectué par la direction

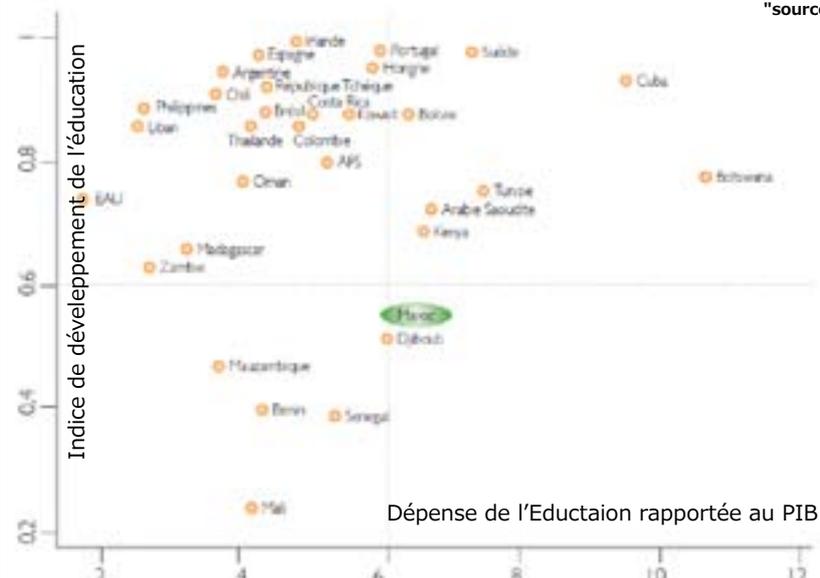
de l'Alphabetisation : les associations qui font une grosse part de l'alphabetisation au Maroc reçoivent des subsides publics en fonction du nombre de personnes alphabetisées. Pour recevoir plus de subventions, elles ont donc tendance à recenser les personnes inscrites au départ de la formation et non celles qui ont acquis les compétences nécessaires. »

- Selon M. Kissami, spécialiste Alphabetisation au bureau de l'Unesco à Rabat le chiffre de 30% est crédible.

« Le taux d'analphabétisme était de 43% en 2004. Sachant que jusque là le taux a toujours baissé d'un point par an, il devrait être aujourd'hui de 36%. Cependant, parallèlement, le niveau de scolarisation a augmenté, et l'offre d'alphabetisation également, il est donc raisonnable de croire que la baisse de l'analphabétisme soit passée à 1,5 ou 2 points par an. Dans ce cas 30% est un chiffre crédible. »

Positionnement du Maroc en terme de l'Indice de développement de l'éducation et de l'effort de l'Etat en éducation

"sources PNUD, 2004"



en 2007 échoue. 4 ans plus tard, alors que se forme un nouveau gouvernement, elle n'a toujours pas été mise en place.

Déperdition scolaire. Tandis que la direction publique de l'alphabétisation peinait à être organisée par les gouvernements, le système éducatif produisait indirectement de l'analphabétisme. « Il y a une déperdition au niveau du système scolaire qui est ensuite rattrapée par l'alphabétisation », explique Bachir Tamer. « Lorsque le taux de scolarisation primaire était de 80%, cela signifiait que l'école produisait 20% d'analphabètes par an », rappelle M. Nadir. Si aujourd'hui, le chiffre de la déperdition scolaire en primaire est annoncé à environ 120 000 élèves en 2011, par M. Nadir, grâce, notamment, au programme Tassir mis en place dans le cadre du plan d'urgence de l'Education nationale, ils étaient encore 370 000 en 2006. Ainsi, la comparaison brute du nombre de personnes analphabètes, près de 8 millions, et du nombre d'élèves inscrits dans le primaire, 6,5 millions en septembre 2011, est révélatrice

de cet effet de vase communicant entre déscolarisation et alphabétisation. Toutefois, le budget alloué à l'alphabétisation ne dépasse pas 0,5% du budget de l'Education nationale, informe la direction de l'Alphabétisation sur son site.

Pour Youssef Mouaddib, directeur général de la Fondation Zakoura Education, l'une des façons efficaces de lutter contre l'abandon scolaire est la généralisation du préscolaire. Au Maroc l'école n'est obligatoire qu'à partir de 6 ans, certains enfants auront bénéficié en amont d'une prise en charge par une école maternelle privée. « Lorsqu'une population qui a bénéficié d'une formation préscolaire rencontre une autre population d'élèves qui n'a pas pu en bénéficier, les deuxièmes sont immédiatement dévalorisés, ils ont du mal à suivre et ils décrochent facilement », explique Youssef Mouaddib. « Dès 2006, nous avons commencé à mettre en place des classes préscolaires pour les enfants qui n'y avaient pas accès normalement, puis en 2008, le soutien scolaire, pour les aider à ne pas décro-

cher », détaille Mohamed Zaari, directeur du pôle Education à la Fondation Zakoura Education.

La faiblesse de l'enseignement public est particulièrement visible dans les zones rurales et notamment montagneuses où l'analphabétisme est le plus sévère. Certaines zones sont inaccessibles aux services publics en général; des enfants peuvent ainsi grandir sans jamais aller à l'école, trop éloignée pour s'y rendre à pied quotidiennement. « Il faut renoncer au schéma de l'école formelle et adapter l'enseignement en général et non seulement l'alphabétisation, à la situation réelle des enfants. Ils sont une force de travail nécessaire pour leurs parents, il faut donc être flexible sur les horaires d'école pour leur permettre de se rendre disponibles pour leurs parents et pour l'école », explique M. Mouaddib.

Alphabétiser et plus encore.

L'alphabétisation a eu tendance à se faire, pendant de longues années, de façon isolée géographiquement, mais aussi comme si elle était une fin en soi. Dans le cadre de l'éducation non formelle, qui n'est jamais que l'alphabétisation des enfants « perdus » par le système scolaire, la Fondation Zakoura offre des bourses aux élèves qui ont atteint le niveau d'examen d'entrée au collège. « Souvent les jeunes qui sont alphabétisés dans un village n'ont pas les moyens d'aller au collège qui est plus éloigné encore que l'école primaire », explique M. Mouaddib.

La Fondation Zakoura met également en place de plus en plus, depuis 2001, des programmes intégrés plutôt que des cours d'alphabétisation seuls. « Nous associons dans ces programmes l'alphabétisation, la création



d'associations de microcrédits, l'initiation professionnelle et la sensibilisation à la santé, aux droits de l'homme, au droit du travail », détaille M. Zaari. A Aïn Harrouda, par exemple, leçon de lecture et cours de couture alternent pour les bénéficiaires de l'alphabétisation.

« Le Maroc a eu de nombreux programmes d'alphabétisation, mais l'on n'en voit pas réellement les effets car l'alphabétisation a toujours été une opération didactique éloignée des besoins réels », estime M. Kissami. Aujourd'hui, il n'existe pas encore de connexion directe entre l'alphabétisation et la formation professionnelle. Même la post-alphabétisation, lorsqu'elle entend aider les nouveaux alphabètes à employer leurs connaissances pour apprendre un métier, n'est pas en mesure de faire ce lien. « Nous travaillons activement sur la certification des programmes d'alphabétisations », assure M. Nadir. Ainsi, les détenteurs d'un certificat d'alphabétisation pourraient, par exemple, prouver qu'ils ont acquis l'enseignement primaire pour postuler à une formation professionnelle ouvrant sur un métier voire sur un emploi. « Le certificat d'alphabétisation ne doit plus seulement offrir une reconnaissance sociale à son titulaire, mais également lui ouvrir des droits à aller plus loin dans sa formation en rejoignant le système formel », explique M. Nadir.

L'alphabétisation ne donne pas encore accès à une formation. Réciproquement, il est difficile pour une personne employée dans une entreprise de bénéficier de cours d'alphabétisation. « L'un des axes prioritaires de l'alphabétisation au Maroc se situe au niveau de la qualité : il y a une multitude d'acteurs qui offrent

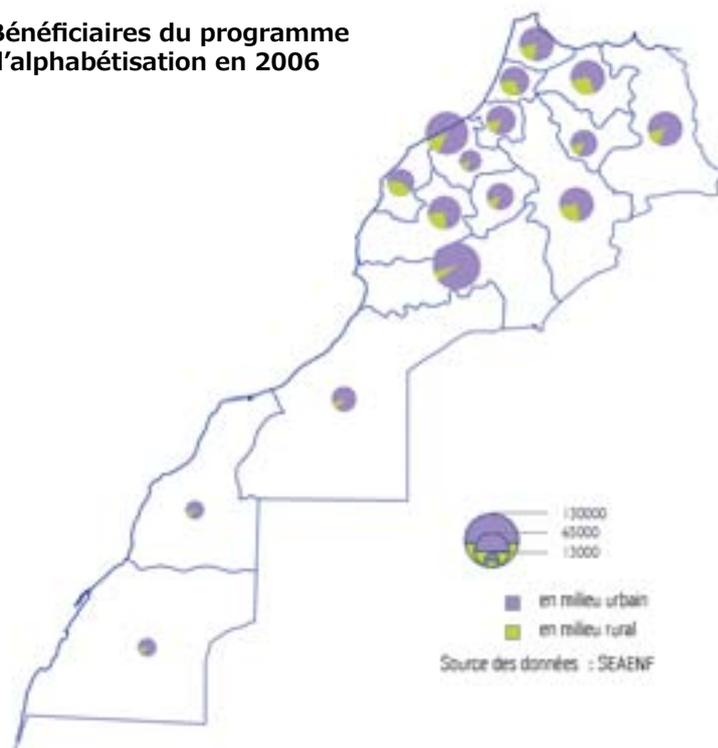
des cours, mais la participation des entreprises est encore trop faible », explique M. Kissami. Les projets d'alphabétisation fonctionnelle, c'est-à-dire auprès de personnes actives, peinent à voir le jour. Aujourd'hui, cette forme d'alphabétisation qualifiante est notamment mise en place au profit des femmes rurales cultivatrices d'oliviers de Labsara, près de Oujda, par l'association Union Nationale des Femmes Marocaines en partenariat avec l'Agence du Partenariat pour le Progrès, dans le cadre de l'accord du « Millenium Challenge Compact » signé en 2007 entre le Royaume du Maroc et les Etats-Unis.

Les croisements entre monde professionnel et alphabétisation sont une véritable nécessité car, contrairement aux idées reçues, l'analphabétisme au Maroc ne touche pas majoritairement les personnes âgées et inactives, indique la direction de l'Alphabétisation, dans son rapport 2010-2011. 65% des bénéficiaires de l'alphabétisation, en 2010-2011, ont entre 25 et 49 ans.

L'alphabétisation dans les mosquées

Près d'un tiers de l'alphabétisation au Maroc se fait dans les mosquées au Maroc. En 2005-2006, les bénéficiaires des programmes d'alphabétisation menés par le ministère des Habous étaient 48 000 ; en 2009-2010, ils étaient 192 000. La présence des mosquées sur la totalité du territoire, y compris dans les villages les plus reculés où aucune école n'a été construite, explique en partie cette importance. Historiquement, les mosquées, qui ont été les premières universités du royaume, ont également une longue tradition d'enseignement. De façon plus pragmatique, la sacralité des mosquées facilite l'acceptation de l'alphabétisation auprès des populations cibles. « Pour beaucoup de bénéficiaires, l'une des principales motivations pour s'engager dans un programme d'alphabétisation est l'envie de savoir lire pour lire le coran », souligne M. Kissami, spécialiste Alphabétisation au bureau de l'UNESCO à Rabat.

Bénéficiaires du programme d'alphabétisation en 2006



Le roseau identitaire

S'adapter aux vents culturels sans se déraciner

Nous sommes le 23 décembre, Karim qui réside à Colmar va visiter son cousin Mehdi vivant à Strasbourg. « Strasbourg. Terminus, tout le monde descend ! » Karim jette son sac sur son dos et se dirige vers la sortie de la gare. Il n'a pas fait 500 mètres qu'une escouade de policiers et de militaires lourdement armés l'arrête. « Plan Vigipirate monsieur. Contrôle d'identité. » Karim, racaille sur les bords et rifain dans le sang, ne manque pas de jouer au nerveux. « C'est pas fini ce Vigipirate ? On est à quelle saison de Vigipirate des Caraïbes ? Parce que moi j'ai décroché à la saison 2, en 2001 ! », lance-t-il en sortant son portefeuille. Il sait déjà qu'il va avoir droit à la totale : contrôle d'identité, provenance, destination, fouille au corps et palpation... si affinité. Karim, qui habite dans la ZUP de Colmar, est un habitué des contrôles de police. En moyenne, une fois par mois, les policiers donnent l'impression de venir au quartier comme un chômeur va pointer au Pôle emploi.

- Tu viens d'où ? , demande

d'un ton dédaigneux le policier qui contrôle la carte d'identité française de Karim.

- VOUS me demandez d'où je viens ? De Colmar, MONSIEUR ! répond Karim.

- Arrête de jouer au mariolle, on te demande de quel pays tu viens ? », réplique un autre agent avec un accent marseillais. Karim sourit à l'idée qu'un gars avec l'accent du sud, fraîchement arrivé en Alsace, lui demande sa provenance, à lui, l'Alsacien de naissance. « Je viens de France, monsieur, c'est écrit sur ma carte d'identité, non ? »

Après la traditionnelle fouille au corps, les policiers laissent partir l'impertinent Alsacien. Il retrouve sur le parking son cousin Mehdi qui commençait à s'impatienter.

- Bah, alors, qu'est ce tu foutais, le paysan de Colmar ? Tu ne sais pas lire 'Sortie' sur les panneaux de la gare ? », s'amuse Mehdi.

- C'est encore vos flics qui font chier. Ils ne sont pas

mieux que les nôtres, à Colmar, à la différence près que, nous, on a de vrais flics issus de la région. Je viens de tomber sur un Marseillais avec son accent pourri. Faudrait peut-être instaurer la préférence régionale, chez vous ! », rétorque Karim.

Après l'échange de vanes, le duo arrive au quartier du Neuhof. 7e étage, appartement 78, Salma, l'épouse de Mehdi et leur fille Myriem accueillent Karim sur le pas de la porte. Salma s'apprête à lui faire la bise comme à son habitude. Karim garde ses distances et tend la main : « Salam alikoum Salma. C'est Abdelkarim, maintenant, jazak Allahou khayran ! » Salma reste scotchée par le changement d'attitude de Karim qu'elle croyait pourtant bien connaître.

« Tontooooon ! » La petite Meryem saute dans les bras de son oncle. « Mashallah, comme elle a grandi en même pas 6 mois. Devine ce que t'a acheté tonton ? Hein ? Tu ne sais pas ? Bon, dis moi quel âge tu as et je te le dis. » « Cakrans ! », répond la pe-

tite Meryem. « Quakran ? C'est l'âge pour ta première poupée musulim ! Tiens, elle s'appelle Fulla. » Salma regarde son époux avec circonspection. « Qu'est-il arrivé à Karim ? », semblent dire ses yeux noisettes.

- Wesh Karim... enfin Abdelkarim, t'as fait un stage à Kandahar quand ta mère t'a annoncé qu'elle avait enfin trouvé ta future femme ? lance, tout sourire, Mehdi.

- Vas y, rigole pas avec ça, Mehdi. Tu sais bien que le mariage c'est la moitié de la religion. Toi tu fais le malin parce que tu es marié depuis 5 ans, mashallah !

- Et bien, cousin, c'est tout le mal que je te souhaite. Inch'allah que tu mettes moins de temps pour trouver ta deuxième femme, comme ça tu pourras accomplir ta deuxième moitié ! », ajoute Mehdi en éclatant de rire, poussant son cousin à l'intérieur du couloir. Karim peut s'empêcher de rire aussi. Puis, Mehdi reprend plus sérieusement, « Alors, tu es prêt pour le mariage ? »

- Ca y est mon frère. J'ai fait la salat istikara (prière de consultation) et Dieu m'a donné un signe pour confirmer mon choix. J'ai rêvé que je fumais un joint de henné », explique Karim, alors que Mehdi est saisi d'un fou rire.

- Ne rigole pas, Mehdi, c'est sérieux. Je suis allé sur le forum Yabiladi.com pour deman-

der une interprétation de mon rêve. Il y a une fille, Ahlam, qui m'a confirmé que le henné était un signe pour le mariage.

- Waou, t'as consulté Ahlam pour les nuls ? J'espère, en tout cas, que c'est du bon le henné que tu fumes. »

La petite Meryem vient interrompre le duo comique alsacien : « Tonton, tonton, viens voir mon sapin que m'a acheté maman. J'ai mis Fulla dans la petite crèche ! »

- Quoi un sapin ? Starfilullah! Vous fêtez Noël maintenant, Mehdi. En plus elle a mis Fullah, une Barbie voilée, avec les Rois mages !

- Abdelkarim, tu verras quand tu auras un enfant, tu changeras.

- Ma chérie, tonton ne peut pas venir voir ton sapin, sou-pire Karim, en s'adressant à la fillette.

- Bah pourquoi ?

- Toi tu ne peux pas manger de cacahuète à cause de ton allergie, et tonton c'est pareil. Depuis qu'il a appris qu'il allait se marier, il est devenu allergique aux sapins, aux boules et aux guirlandes, explique Mehdi à sa fille.

- C'est pour ça que t'es tout rouge, tonton ?!

- Allez, fait lui un bisou et va dormir, Meryem. Demain ton Karim doit prendre l'avion

très tôt pour aller au Maroc. »

3 jours après, depuis Casablanca, Karim appelle Mehdi.

- Quoi de neuf cousin ? Alors, vous avez finalisé pour le mariage ? demande Mehdi.

- Non, mais attend c'est un monde de ouf !

- Qu'est-ce qui se passe ? Elle est moche la femme qu'elle t'a choisi ta mère ?

- Non, c'est pas ça. Mashallah elle est magnifique !

- C'est quoi, alors, le problème ?

- Non, mais cousin, c'est le monde à l'envers, ici, au bled ! Déjà, j'arrive chez ma belle famille, t'as le sapin en plein milieu du salon avec la déco de Noël et tout.

- C'est bon, tu ne vas pas bloquer pour si peu. Elle est musulmane ? Vous vous entendez bien ?

- Oui sur ce point, ça va, mais quand même, elle suit les fêtes des kouffars.

- T'as cru que le Maroc c'était Kandahar ? Toi, tu en as descendu des Kronenbourg en 32 ans. Tu en as fumé des joints avec ou sans henné. Tu en as rencontré des filles, dans leur intimité, qu'elles soient musulmanes ou non. Alors, doit-elle te juger sur tes compromis identitaires, ou même tes compromissions avec la culture des « kouffars » ? ■

Noël marocain en Europe

Le puzzle culturel

- L'omniprésence de Noël en Europe ne laisse aucun MRE indifférent. Fêter Noël ou non, chacun choisit en fonction de sa hiérarchie de valeurs.

- Outre Noël, les accommodements culturels sont partout : couscous dominical, caftan de mariée, darija...

- Pour définir leur identité culturelle, les enfants d'émigrés marocains ont tout intérêt à développer deux qualités : la négociation et la projection dans l'avenir.

Dossier réalisé par Julie Chaudier



Marocains en Europe

Fêterez-vous Noël ?



● **Chaque année, en Europe, les Marocains sont pris dans le tumulte des fêtes de Noël.**

● **Entre religion, culture et société, chacun fait son choix.**

Quel est, pour vous, le ou les plus beaux cadeaux pour un garçon un bébé de un an et demi, 2 ans ?

-A/ Si tu es musulmane alors la je te conseille de ne pas fêter Noël. B/ si tu n'es pas musulmane tu peux offrir à tes enfants des jouets.

- Oui je suis musulmane, muslima et c'est pour ça que je respecte toutes les religions. Maintenant, il s'agit plus de culture et de double culture. » L'échange a eu lieu sur le forum de Yabiladi.com à la

fin du mois de novembre. Cette année, comme toutes les autres, le débat est ouvert : musulmans et Marocains d'Europe, allez vous fêter Noël ? A travers cette question les Marocains résidant en Europe interrogent des concepts aussi vastes et universels que la religion, le rapport aux autres, le bonheur et la culture.

Le problème de départ porte sur la nature religieuse de la fête de Noël : la naissance de Jésus, fils de Dieu pour les chrétiens et prophète pour les musulmans. Le débat s'ouvre lorsque les parents s'interrogent sur la bonne attitude à adopter vis-à-vis de leurs enfants. « Allez-vous fêter Noël ?, demandait belbrune, le 7 décembre, c'est une question que me posent mes jumeaux. Ils me demandent d'acheter un sapin et les guirlandes et je leur explique que, nous, on ne fête pas cette fête. Ils ont bientôt 3 ans. » L'origine chrétienne, majoritairement

admise, de Noël dissuade certains de la fêter. « Faites que les moments de bonheur auxquels vos enfants sont attachés soient liés à la sunna : l'aïd. Cette fête peut être une bonne occasion pour se réunir et s'offrir des cadeaux. Transmettez leur l'amour de l'islam ; car c'est votre responsabilité devant Dieu », soutient Messaouada, en janvier 2007 sur le forum.

« C'est malheureux, trop de musulmans imitent ces fêtes « chrétiennes » avec le sapin et le père Noël ! Mes collègues me demandent « alors tu as prévu de recevoir quoi et d'offrir quoi ? » Je leur dit walou, chez nous, on ne fête pas Noël et en plus on fait des économies ! », raconte avec humour, au début du mois, de décembre tizouite59. « Par contre, j'apprends à mes enfants à aimer Jésus en tant que prophète de Dieu et à respecter les chrétiens mais je leur interdis de suivre leur

religion car beaucoup d'innovations y ont été apportées, et, ça, c'est haram », souligne soli20.

Noël devient plus accessible lorsqu'elle perd sa dimension religieuse. « Je trouve dommage que l'on n'ai pas continué à s'échanger des cadeaux, à Noël, dans ma famille. Je pense que je le ferai quand j'aurai ma petite fille, inchallah, chose que je ne ferais pas si cette fête était restée chrétienne. Aujourd'hui, elle est devenue purement laïque et commerciale », estime Miss samie. Mafalda a, elle aussi, toujours fêté Noël étant enfant mais sans référence religieuse. « Nous avons toujours eu un petit sapin en plastique avec des guirlandes et des boules. Nous l'avons utilisé à chaque Noël pendant très longtemps. [...] Pour nous, Noël voulait dire cadeaux, on ne s'est jamais posés de questions sur Jésus ou la messe de minuit », se souvenait-elle en novembre 2006.

Noël devient alors une fête attachée à la culture du pays d'accueil comme n'importe quelle autre fête, avec une particularité, toutefois : « Noël, on en bouffe pendant deux mois tous les jours et c'est incontournable », écrivait Botfonasste, en novembre 2006. « Il faut vivre avec son temps et s'accommoder des us et coutumes du pays dans lequel on vit », estime pourkimoï. Une opinion presque politique qui ne manque pas de susciter des réactions sur le forum. « Nous avons nos fêtes à nous pendant lesquelles nous nous offrons des cadeaux, eux ne fêtent pas l'aïd alors je ne vois pas pourquoi on fêterait Noël [...] Ce n'est pas parce que l'on vit en France que l'on doit se plier à tout », tranche Fdaliya, en janvier 2007. Pour Zitounia, originaire du Maroc et vivant à Nantes, les deux

cultures ne s'excluent pas mutuellement. « Je fais tout, le sapin, les cadeaux, la bûche, la dinde et même un petit verre, à l'occasion ! C'est le partage qui compte dans une famille marocaine, tout ce qui est fête : on accueille ! », lance-t-elle dans un sourire.

Accueillir Noël, participer à une fête que tout le monde partage dans le pays d'accueil, c'est aussi pour se sentir intégré au groupe. Botfonasste, en novembre 2006, préparait Noël pour ses enfants : « Il est important que des enfants ne se sentent pas exclus du

**« Je l'ai déjà fait avec des collègues belges qui m'avaient invité. Moi, seul, je ne le ferai pas. Ce n'est pas une question de religion, c'est parce qu'il faut quelqu'un qui connaisse le rituel et je ne le connais pas »,
Jaafar Boukabba, Marocain faisant ses études d'ingénieur à Bruxelles.**

fait que leurs camarades fêtent Noël. » De la même façon, Lalafifi a décidé de « fêter » Noël pour son petit garçon, pour lui éviter la souffrance qu'il a connu. « Avec mes parents, on ne l'a jamais fêté, mais quand je retournais à l'école après les vacances de Noël, je me sentais un peu... pas comme les autres, parce que tout le monde parlait de cadeaux... et moi, ben, cacahuète ! (il m'arrivait même d'inventer des cadeaux pour paraître « normal »

Bidouaya juge nuisible cette peur de l'exclusion. « Suivre un tel raisonnement pourrait s'avérer être dangereux. Si nos enfants doivent fêter Noël pour ne pas se sentir exclus, plus tard ils devront manger du porc à la cantine pour ne pas être les seuls à table à manger

différemment et boire de l'alcool aux pots proposés par leur entreprise. Ils ne doivent pas se sentir « anormal », explique-t-elle. Halia réagit plus vivement : « il faut expliquer aux enfants, que nous, sommes musulmans et que, chez nous, y'a pas de Noël qui tienne. Et les cadeaux, mon Dieu, ils en auront, des cadeaux, ce ne sont pas les occasions qui manquent ; on a deux fêtes. »

Les prises de positions les plus fermes sur la question de Noël se manifestent autour de l'enfant lorsque les parents déterminent ce qu'ils veulent lui transmettre. Chez les plus jeunes, l'indifférence semble dominer. Fête ou pas, les choses se sont perpétuées d'elles mêmes depuis l'enfance. Najat d'origine marocaine, professeur d'anglais et de néerlandais à Bruxelles, n'a jamais vraiment fêté Noël. « Dans ma famille, il y avait simplement une bûche en dessert ce jour là, mais ce n'était pas une occasion particulière pour se réunir en famille », se souvient-elle. Cette année, elle ne le fêtera pas « sauf si on m'invite » précise-t-elle.

Pour Salima, Noël n'est « pas trop dans notre culture mais on ne sait jamais, pourquoi pas ? Après tout, j'ai un petit ami ukrainien, qui sait comment les choses vont évoluer ? », s'amuse-t-elle. Lorsqu'elle était petite, en Italie, « on saisisait l'occasion de la bûche pour se réunir en famille. » Sans posséder de valeur religieuse, de dimension familiale ou rituelle, Noël devient alors une simple occasion de faire la fête. Ali, professeur de mathématiques, né en Belgique de parents Marocains, profite également de Noël pour sortir avec des amis. Un comportement finalement très similaire à certains jeunes actifs des grandes villes marocaines. ■

Noël au Maroc

Opportunité festive et commerciale

● **A Noël, à Casablanca, les vitrines de quelques magasins s'égayent de guirlandes.**

● **Opportunité commerciale, influence européenne ou envie de s'amuser, ceux qui fêtent Noël l'adaptent à leur convenance.**

Vous voulez un sapin ? », propose un vendeur aux passants curieux. Parmi les habitués fleuristes du Maarif, quartier central de Casablanca, certains vendent des sapins - ou des longues branches touffues de cyprès qui feront office de sapin pour les moins regardants - depuis le début du mois de décembre. Les couleurs de Noël ont fait lentement leur apparition dans les vitrines de certains magasins, particulièrement les franchises d'enseignes européennes.

« Nous vendons beaucoup plus à cette période de l'année que le reste du temps », estime Youssef, vendeur dans la boutique Swatch du quartier. Des sapins auxquels ont été suspendus de fausses montres en papiers encadrent l'entrée du magasin. « Nous faisons une décoration particulière pour Noël et la Saint Valentin », explique Hassani, vendeuse dans une boutique de lingerie féminine « Lingerie Valège-Paris », au Twin Center de Casablanca, depuis 8

ans. Les guirlandes encadrent ses vitrines où les plus jolis dessous rouge carmin s'exposent.

Le Noël commercial n'a rien de tapageur. Dans la vitrine du magasin de jouets « La Grande Récré », les décorations commencent seulement à être installées. « Depuis l'ouverture du magasin, en 2005, notre chiffre d'affaires, à la période de Noël, est allé en augmentant, mais cette année nous n'avons pas encore eu beaucoup de clients », note Khalid, l'un des vendeurs. Dans les allées du magasin, H.J., la quarantaine, étudie attentivement un grand jouet Hello Kitty. « Je suis venu acheter des cadeaux de Noël pour mes deux enfants, explique-t-il en anglais, lui qui a vécu aux Etats Unis. Cette fête n'a rien de religieux, c'est simplement l'occasion de faire la fête en famille, d'offrir des cadeaux aux enfants. »

Comme H.J., ceux qui fêtent Noël au Maroc ont souvent des liens plus étroits que d'autres avec l'Europe ou l'Amérique du Nord. Mohamed est un grand père heureux, il revient de France où vit sa fille. « Elle me reproche encore aujourd'hui de lui avoir dit que le père Noël n'existait pas, s'amuse-t-il. Tant que mes deux enfants étaient petits, il y avait un sapin et des cadeaux pour eux, à Noël, chaque année. » Ryme et Soukaina, 16 et 17 ans, estiment qu'elles sont occidentalisées parce qu'elles étudient au lycée français

de Casablanca. « Nous fêtons Noël en famille ou entre amies avec le sapin, la bûche, les décorations ..., mais nous ne le faisons pas systématiquement chaque année et surtout nous choisissons le jour qui nous arrange. Si Noël tombe un dimanche, nous ferons la fête samedi soir, parce que c'est plus pratique », expliquent les deux amies.

Pour les jeunes gens, Noël et jour de l'an fusionnent aisément, défiant toute tradition. Un leitmotiv : l'opportunité de faire la fête. « Avec des amis chrétiens du Ghana, de Côte d'Ivoire, de Belgique, nous nous faisons souvent une soirée dans un hôtel quatre étoiles, le 31 décembre, et nous nous offrons les cadeaux que nous avons commandé », raconte Akram, commercial à Casablanca. Halima, 24 ans, étudiante et sa sœur Mounia, 29 ans, conseillère dans un centre d'appel, se réunissent en famille le 31 décembre. « Il y a un sapin, la bûche, comme en France et nous nous offrons des cadeaux », décrivent-elles. « C'est mon anniversaire le 20 décembre, alors on essaie de tout faire en même temps », souligne Mounia. « J'en profite aussi pour sortir en boîte avec des amies », ajoute Halima. Asmaa, la quarantaine, se contente d'améliorer le repas, le jour de Noël, mais lance en souriant « nous saisissons toutes les occasions de nous faire plaisir, toutes les fêtes nationales, religieuses ou étrangères sont bonnes à prendre ! » ■

Accommodements culturels

Couscous dominical

Samira, 31 ans, Paris

« Tous les dimanches, ma mère fait un couscous pour toute la famille. Normalement, c'est le vendredi, mais en France les entreprises n'offrent aucune flexibilité particulière ce jour là pour la pause de midi et puis il est impossible de réunir toute la famille. Le samedi, les gens sortent, font leur courses, s'activent ; le dimanche : repos.

Chaque dimanche ou presque, mes deux sœurs et mon frère, qui ne vivent plus à la maison, viennent avec leurs familles manger le couscous de maman vers midi. C'est toujours elle, en tant que maîtresse de maison, qui fait le couscous. Elle l'a un peu adapté, elle met parfois du chou de Bruxelles, par exemple. On mange tous dans le même plat à la cuillère. Ma mère est la seule à pouvoir manger à la main directement dans le plat.

Nous restons ensuite tous ensemble jusqu'au goûter où le camembert, le rondet et le caprice des dieux côtoient les beghrir, l'huile d'olive et le miel. Ensuite, chacun repart de son côté et l'on est sûr de se retrouver le dimanche suivant.



Mariée en caftan blanc

Nadya, négafa à Paris

« La robe blanche a toujours existé pour les Marocaines en France à cause du passage devant le maire pour le mariage civil. Au Maroc, cette robe, est plutôt portée à la fin, lorsque le couple découpe la pièce montée. La robe de mariée blanche occidentale est devenue l'une des 5 à 6 tenues que porte la mariée le jour du mariage.

Aujourd'hui, certaines Marocaines se font faire un caftan dans le style de la mariée occidentale. Elles gardent les sfifas dorées, argentées ... et les petits boutons sur le devant, puis elles ajoutent des strass ; la robe est coupée pour recevoir un jupon voire des cerceaux pour avoir un effet gonflé et une traîne, comme une vraie robe de mariée.

Dans le cas de couple mixte, cela dépend de qui est Marocain dans le couple. Si c'est la jeune femme, elle restera dans l'esprit caftan et le composera à sa façon. Si c'est l'homme, alors la mariée va porter un ou deux caftans pour faire plaisir à son mari, mais préférera sa robe de mariée.

Gastronomie française halal

Kamal Saidi co-fondateur des deux restaurants Les enfants terribles, à Paris

« J'ai toujours aimé manger au des restaurant avec des amis qui n'étaient pas toujours musulmans. J'étais systématiquement obligé de prendre du poisson, les restaurants n'étant pas halal. De cette frustration est née l'envie de créer un restaurant de gastronomie française halal accessible aux musulmans. Aujourd'hui, notre clientèle est de 80 à 85% musulmane. Il y a une véritable demande pour la cuisine française.

Notre carte se compose notamment du traditionnel foie gras de canard des Enfants terribles. La recette a été adaptée. Dans la recette de base, il y a une pointe d'armagnac et de la graisse de porc. Dans ce genre de situation, où un aliment ne peut pas être utilisé, on emploie des épices, par exemple, pour donner le goût voulu.

Nous ne faisons pas de plats traditionnels du Maghreb, mais il arrive que l'on donne une touche orientale à certains plats. Par exemple, la souris d'agneau fondante, confite au sirop d'érable peut devenir une souris d'agneau aux pruneaux ... aux pruneaux d'Agen.



Prenom passe partout

Bahija, 24 ans, jeune maman et conseillère dans une assurance à Oyonnax

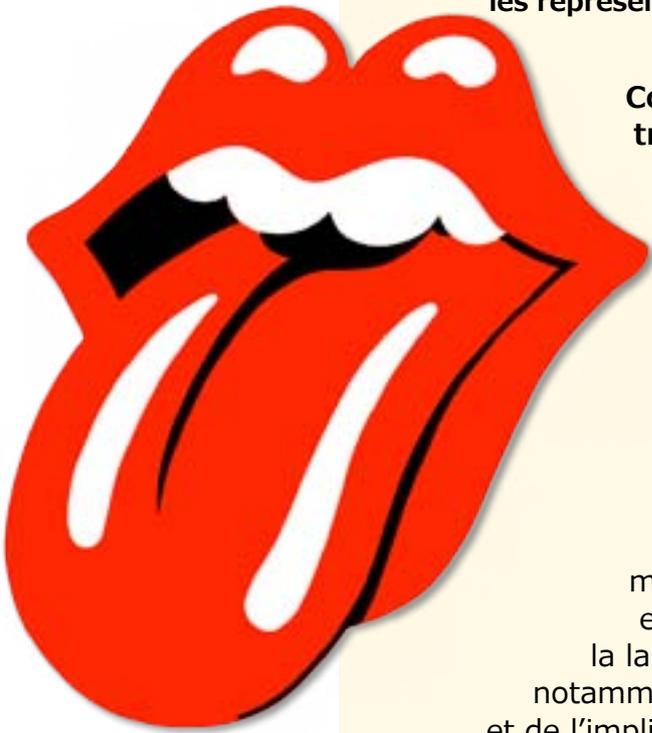
« J'ai accouché il y a un peu plus d'un mois de mon petit garçon. Nous l'avons appelé Yanis. Je voulais choisir un prénom qui soit court, facile à prononcer et un peu mixte : qu'il passe bien en France et au Maroc, à la fois. Puis, finalement, mon mari a rêvé que notre enfant s'appellerait Yanis. Ce prénom a une signification positive, « aimant », et il correspondait bien à ce que l'on cherchait.

J'assume le fait d'être musulmane et je sais que le Coran recommande fortement de choisir un prénom qui appartienne à l'histoire de l'islam, mais il ne l'impose pas. Dans le cas où on ne fait pas ce choix, il recommande de donner un prénom qui ait une signification positive afin que l'enfant n'ait pas à regretter son prénom. En choisissant un prénom qui passe bien en France, dans la société dans laquelle il va grandir, c'est aussi une façon de suivre le Coran.

J'ai deux frères qui s'appellent Youssef et Yassine. Ils ont fait 5 ans d'études après le bac et ont eu énormément de mal à trouver un travail. Le prénom lui-même n'est pas forcément en cause, mais il évoque beaucoup de choses. Je ne voulais pas d'un prénom qui puisse être un handicap pour mon fils.

Français & darija : Un cocktail personnel

Alexandrine Barontini, doctorante à l'INALCO, travaille sur les pratiques, les représentations et la transmission de l'arabe maghrébin en France.



Comment se fait la transmission de la darija dans le contexte français ?

Elle est très variable selon les situations individuelles. Ce n'est pas parce que les parents parlent darija que mécaniquement, les enfants connaîtront la langue. Cela dépend notamment de la présence et de l'implication des parents comme des enfants. On constate un réel désir d'apprendre la langue de leurs parents chez les enfants d'immigrés marocains. Malheureusement, il arrive que l'écart entre l'arabe classique enseigné et celui, oral, que les enfants entendent à la maison, crée une déception et provoque des abandons.

L'école a aussi une certaine responsabilité.

Les enseignants ont souvent mal conseillé les parents en leurs assurant qu'ils ne devaient pas parler à leurs enfants en arabe. La transmission dépend également des contacts de l'enfant avec le Maroc, mais aussi de la façon dont son apprentissage de la darija est accueilli par la famille. Si celle-ci se moque de l'enfant, il peut y avoir blocage et l'enfant arrêtera de parler darija pour préférer le français.

Comment a évolué la darija en France ?

Il est très difficile de répondre à cette question faute de recherches poussées. Cette évolution, est d'autant plus difficile à mesurer qu'elle dépend des générations, des pratiques, des interactions individuelles... On remarque que, parfois, certaines familles peuvent conserver une pratique assez ancienne de la langue. Il y a des survivances ici, en France, de termes qui sembleront désuets au Maroc.

Lorsqu'un individu possède plusieurs langues dans sa poche, il réalise son propre cocktail. Ce mélange est particulier à chaque individu en fonction de son degré et son rapport au bilinguisme.

Par le contact des populations arabe maghrébines en France, un arabe de France a-t-il tendance à émerger ?

Il y a probablement des échanges entre les différentes variétés d'arabes maghrébins mais il n'y a pas un arabe particulier qui émergerait en France parce qu'il n'y a pas d'arabophones qui se côtoient de la même manière partout en France. Lorsque deux personnes arabophones discutent en arabe chacune reste sur ses habitudes régionales ou nationales, tout en essayant de gommer certains aspects donc il sait qu'ils sont difficilement compréhensibles pour celui avec qui il parle.



Identité

Comment faire ses courses dans supermarché des cultures ?

- **Avec deux cultures différentes, comment les enfants d'émigrés marocains façonnent-ils leur identité culturelle en Europe ?**

- **Assimilationnisme, différencialisme ou innovation, l'identité culturelle est un choix individuel sous contraintes.**

Il faut imaginer un individu, en situation d'interculturalité, par exemple, un enfant de Marocains en Belgique, comme un client dans un supermarché. Il a à sa disposition un stock de données culturelles disposé par le magasinier. Il fait un choix personnel influencé par les choix du magasinier lui-même qui met telle ou telle composante culturelle particulièrement en avant sur l'étalage

», explique Altay Manço, directeur scientifique à l'Institut de Recherche, Formation et Action sur les Migrations, à Liège, en Belgique. Les enfants des Marocains émigrés en Europe composent leur culture personnelle en fonction des bagages culturels acquis au sein de leur famille et au sein de la société globale du pays d'accueil où leur parents sont venus s'installer et où ils sont nés et ont grandi.

Individus rationnels. « Les constructions identitaires se font en fonction de ce qui avantage le sujet. Chacun compose un tableau identitaire unique fait d'arrangements et de contradictions dont il s'accommode », décrit Geneviève Vinsonneau, docteur d'Etat en psychologie à l'université René Descartes-Paris 5. Ce tableau est recomposé en permanence tout au long de la vie. « L'identité n'est jamais figée, elle est en dynamique constante de changement

», insiste Zohra Guerraoui, maître de conférences en psychologie interculturelle à l'université de Toulouse-le Mirail. « On ne peut comprendre le positionnement d'un individu en situation d'interculturalité sans garder à l'esprit l'existence d'un mouvement contradictoire : une force centripète qui lui permet de changer, de s'adapter à des milieux différents et une force centrifuge qui lui permet de se reconnaître lui-même comme être unique et singulier », assure-t-elle.

Les stratégies identitaires, selon Geneviève Vinsonneau, visent deux grands objectifs : avoir de la valeur, l'objectif ontologique, s'adapter aux exigences contextuelles, l'objectif pragmatique. « Chaque individu cherche à maximiser ses gains du points de vue pragmatique et ontologique », explique-t-elle. Elle décrit ainsi un individu rationnel qui réalise des choix dans son propre intérêt. De

la sorte, dans un même groupe, dans une même famille, « chacun va avoir une position particulière en fonction de la hiérarchisation qu'il aura faite des composantes culturelles et des valeurs », explique Zohra Guerraoui.

Projection. Parmi toutes ces stratégies individuelles, Altay Manço a tenté de déterminer lesquelles étaient les plus efficaces. « On remarque qu'il n'y a pas de corrélation entre la réussite sociale d'un individu et son degré d'assimilation culturelle à cette même société », commence-t-il. Les choix culturels n'influencent pas les possibilités d'un enfant d'immigrés marocains à se faire une place dans la société. C'est « la capacité à se projeter dans l'avenir, à condition également que cet avenir ne soit pas bouché, qui détermine prioritairement son intégration dans la société », a évalué Altay Manço. De l'imagination et de la confiance en soi sont nécessaires, mais également des perspectives d'avenir.

La façon dont la société reçoit ces enfants d'immigrés en son sein intervient dans leurs choix culturels. « Leurs parents ont une position dans la société française à laquelle s'attache une valorisation positive ou négative, détaille Geneviève Vinsonneau. Les rapports de cultures sont complexifiés par des rapports de pouvoir. » Dans cette situation, les réactions des enfants peuvent être catégorisées en trois positions distinctes. « Il y a la stratégie de déplacement où l'on ne s'inclut pas dans le groupe qui est dévalorisé, la stratégie de survalorisation des valeurs parentales et la stratégie où l'enfant fait valoir une identité transculturelle : je suis un enfant du monde et je n'appartiens à aucune culture », énumère Zohra Guerraoui. Avoir

le sentiment que son identité pose problème peut ainsi pousser vers deux extrêmes : « l'assimilationnisme et l'imitation de ce que l'individu croit être caractéristique de la société est poussé à son comble, ou le rejet de la société et un repli sur ce que l'individu croit être la culture originelle de ses parents », décrit Altay Manço. Ce sont des positions extrêmes ; « on voit sur le terrain que ce sont des positions intenable qui créent de grandes souffrances psychologiques », souligne Zohra Guerraoui.

Négociation. Une autre compétence permet aux enfants d'immigrés de faire leurs choix culturels de façon pacifique et harmonieuse : la capacité à négocier.

« On remarque qu'il n'y a pas de corrélation entre la réussite sociale d'un individu et son degré d'assimilation culturelle à cette même société »

Altay Manço s'est penché sur le sujet en tentant de déterminer ce qui faisait qu'une jeune fille, dans une famille immigrée, subissait ou non des violences. Là encore, la culture de la famille et les choix culturels de la jeune fille ne sont pas en cause. C'est sa capacité à négocier ses choix qui va déterminer ses relations avec sa famille. « Certaines ont produit des synthèses ingénieuses. Elles reconnaissent par exemple, l'injonction de virginité jusqu'au mariage, mais ne l'assimilent pas à la chasteté. Elles s'accordent des caresses intimes avec leurs petits amis mais posent des limites », raconte Altay Manço. Cette capacité à réfléchir à sa propre identité culturelle, que le chercheur appelle la socio-cognition, débouche sur des compromis originaux. «

Certains Marocains nés en Belgique et musulmans vont manger du jambon. Ils expliquent que si Mohamed a interdit de manger du porc, c'était parce que, à son époque, il était sale. Puisqu'aujourd'hui ce n'est plus le cas, cet interdit tombe, selon eux », raconte encore Altay Manço.

Les rapports aux parents, même dans le cas de stratégies réussies n'est pas sans poser de problèmes. « Se pose la question de la dette envers les parents, la question de la loyauté car la perte d'une valeur, d'une donnée culturelle ne se fait jamais sans sentiment de culpabilité, le sentiment d'avoir trahi », souligne Zohra Guerraoui. « Il existe des outils psychologiques pour gérer cette émotivité, rassure Altay Manço, tant dans leur dimension affective que sociale : des ateliers créatifs pour aider les jeunes gens à exprimer leur émotions et à négocier avec eux-mêmes leurs choix et des ateliers où les jeunes proposent des façons de faire passer leurs choix à la connaissance de leurs parents, de leur communauté. »

Les stratégies culturelles réussies débouchent sur des synthèses ingénieuses, des compositions uniques. « Les enfants de migrants ont une structuration identitaire plurielle, à la jonction de deux cultures. En puisant dans chacune d'elles, ils font quelque chose de particulier qui correspond à ce qu'ils veulent être. Il y a là un véritable processus de création culturelle », explique Zohra Guerraoui. Les compétences particulières que cette seconde génération de Marocains en Europe apprend à développer relève de « l'intelligence interculturelle », selon Altay Manço ; ce faisant l'Europe « gagne également d'excellents citoyens ! » ■



Mehdi Savalli

Le seigneur des arènes

- **Toreador, Mehdi Savalli est l'un des deux meilleurs jeunes espoirs français.**
- **Né à Arles, de mère marocaine et de père sicilien, il ne vit que pour l'arène.**

Par Hanane Jazouani

Ce qui surprend et séduit même, lorsque vous parlez à Mehdi Savalli pour la première fois, c'est son accent. Un doux accent envoûtant qui vient vous chatouiller l'oreille et vous rappelle les vieux films du comédien français Fernandel. « Normal, lance Mehdi en riant, je viens du Sud ! ».

Franco-maroco-sicilo-arlésien.

Le Sud coule dans les veines de Mehdi Savalli, toréador de talent de 26 ans. Il est le fruit d'un métissage entre une mère marocaine née à Bouznika et un père sicilien. Alors que sa mère Fabiaa est encore petite fille, elle quitte le Maroc, pour suivre sa propre mère, femme de ménage chez une famille française pour s'installer dans le sud de la France, une région qu'elle ne quittera plus.

Mehdi naît et grandit à Arles, aux portes de la Camargue, dans les Bouches-du-Rhône. La ville est non seulement célèbre pour ses monuments et amphithéâtres romains mais aussi pour son patrimoine taurin. Alors que la tauromachie espagnole a fait son entrée en France en 1701, la toute première corrida a eu lieu dans les arènes arlésiennes en 1853. Depuis, la ville organise régulièrement différentes manifestations populaires comme les courses camarguaises où les participants tentent de récupérer des rubans ou des pompons en laine accrochés au taureau. Mehdi baigne dans cette culture depuis sa plus tendre enfance et se passionne très vite pour les taureaux.

« Au départ, ce qui m'a le plus plu, ce n'était pas le taureau en lui-même mais plutôt de m'amuser avec lui », explique-t-il. « Comme je n'étais pas bon à l'école et que je détestais écouter le professeur en classe, j'ai décidé de m'inscrire à l'École taurine d'Arles. Plus je m'amusais avec les taureaux et plus j'y prenais goût. Ce que j'adorais par-dessus tout c'était le risque que je prenais face à l'animal, mais aussi le plaisir que je procurais au public », ajoute-t-il.

Une passion qui n'est pas du goût de ses parents ; sa mère en particulier craint que son fils ne soit

blessegrièvement par un taureau. Alors qu'il n'est encore qu'un petit garçon, Mehdi fait ses premiers pas dans l'arène et affronte des va-

chettes de quelques dizaines de kilos, sous l'œil sévère du directeur de l'École taurine, Paquito Leal, un matador dont la réputa-

tion n'est plus à faire en France. C'est là que le jeune garçon apprend à se déplacer sur le sable des arènes, à faire des passes avec sa cape, à prévoir la réaction de l'animal mais aussi à affiner son expression artistique et à gagner en charisme.

Habits de lumières

Pour acheter ses costumes, Mehdi Savalli est obligé de se rendre régulièrement dans une boutique spécialisée à Madrid pour les faire faire sur mesure. Les couleurs qu'il privilégie sont surtout des teintes pâles, « comme du rose, par exemple, pour aller avec mon teint bronzé », explique-t-il. Un costume intégral coûte en moyenne 3000 euros. Cela comprend le pantalon, le gilet et la veste. Pour ce qui est des collants, la paire coûte 20 euros. Mehdi doit les changer à chaque combat dans l'arène car ils s'effilent. En moyenne, Mehdi utilise 3 chemises et 4 paires de chaussettes par saison.

« Les Arlésiens aiment beaucoup son engagement de tous les instants dans l'arène mais aussi son sens du parler vrai et son amour de toréer. »

Antoine Girardin, écrit un mémoire sur la corrida et sur le jeune torero.



De leur côté, les parents de Mehdi le voyant heureux et épanoui finissent par accepter sa passion. Les années passent et Mehdi s'améliore. Il se fait rapidement remarquer par des agents spécialisés, appelés « apoderados », des managers dont la mission est de lui décrocher des contrats pour toréer partout dans le monde. A 26 ans, Mehdi Savalli est aujourd'hui l'un des grands espoirs de la tauromachie française. Il assure avec humour que le meilleur jeune toréador de France est Sébastien Castella, l'un de ses amis, et que lui n'est, lui-même, que second.

Show-man. Malgré des années d'entraînement, le danger est toujours présent dans l'arène et le taureau imprévisible. Mehdi entre dans l'arène sans portebonheur ni prière. « Lorsque je rentre, tout est improvisé parce que je ne connais pas la personnalité et le comportement du taureau en face de moi; certains sont plus dangereux que d'autres. C'est durant le combat qu'on découvre la réelle force du taureau. A partir du moment où le taureau pénètre dans l'arène, il faut le canaliser et surtout donner du spectacle au public », insiste Mehdi. Pendant 25 minutes le jeune matador de 80 kilos affronte le colosse noir de 500 kilos. Mehdi va jouer, défier la brutalité de l'animal à coup de passe avec sa cape, enfoncer profondément des banderilles dans son cou sous les cris d'encouragement de la foule. Le taureau étourdi et blessé continue à courir et à lutter de toutes ses forces contre son adversaire.

« Les meilleurs taureaux, avec lesquels je me régale, ne sont pas nécessairement ceux que je tue ! lance Mehdi froidement. « Je peux achever le taureau avec une épée mais s'il est très



performant, s'il se prête au jeu, je ne le tue pas. En réalité, c'est le public qui décide. Si les spectateurs sortent un mouchoir orange, on gracie le taureau pour qu'il devienne reproducteur », poursuit-il.

Pour avoir lutté contre plus de 400 taureaux dans sa carrière, il est arrivé que le jeune homme ne sorte pas vainqueur du duel « Une fois, un taureau m'a encorné. Une de ses cornes est rentrée dans ma jambe, mais j'ai quand même continué le combat », insiste-t-il d'un ton fier. « Ensuite, à la fin du combat, je suis allé à l'hôpital. Je dois reconnaître que ce taureau en particulier était très difficile à canaliser. Je suis retourné dans l'arène 15 jours après. Nous les matadors on est différent des humains, on est des warriors, on se rétablit vite ! », lance-t-il en éclatant de rire.

Amoureux du Maroc. Alors qu'il a toréé à maintes reprises en Espagne, en Colombie, en

Vincent Savalli, le père de Mehdi, responsable technique dans un hôtel

« Mehdi est trop gentil et parfois naïf et les gens peuvent profiter de lui, notamment les organisateurs des corridas ou les gens qui l'encadrent. Par exemple, il ne va pas toucher de gros cachets pour ses spectacles alors que les stars de la tauromachie peuvent recevoir un cachet 10 fois supérieur au sien. Il recevra au final un cachet tournant autour de 12 000 euros mais il ne faut pas oublier que c'est une somme à se partager entre les 6 personnes de son équipe. Au final, que Mehdi n'aura que 5000 euros. J'ai remarqué aussi que parfois, on lui donne à toréer des taureaux extrêmement dangereux, ce qui me donne l'impression qu'on n'a pas envie qu'il déloge les stars. Je ne peux pas, et c'est le sicilien qui parle, m'en prendre à tous ces gens qui l'entourent parce que ça pourrait le nuire, mais il y a beaucoup d'injustice, de jalousie et de magouille dans le milieu de la tauromachie. C'est vrai que Mehdi est proche du public, mais cela ne fait pas tout. En tant que père, c'est difficile à vivre. Je lui dis souvent d'ouvrir les yeux mais il n'écoute pas ! »

Equateur ou encore au Mexique, il y a une terre que Mehdi rêve de fouler : le Maroc, un pays qu'il ne connaît pas. Toréer sur le sol marocain devant un public marocain est son plus grand rêve. Mehdi ne connaît rien du Maroc, de ses paysages ou de sa société, mais il est irrésistiblement attiré par le royaume. « J'en entends beaucoup parler et je sais que c'est un très beau pays et que les gens sont gentils. Ce que je souhaite par-dessus tout est de me marier avec une Marocaine parce que je suis attirée par les Marocaines », déclare-t-il timidement. « Mais si je viens au Maroc, je

vais d'abord chercher le taureau et ensuite la Marocaine ! », jette-t-il en pouffant de rire.

Il faut dire qu'avec son teint bronzé qu'il tient de sa mère, son 1m70 et son sourire ravageur à la Luis Mariano, Mehdi plaît aux femmes. Difficile, pourtant, de vivre une parfaite idylle avec une jeune femme lorsque le taureau s'invite au beau milieu du couple ! Mehdi reconnaît que son unique partenaire reste le taureau. « J'ai été en couple pendant 2 ans avec une française d'Arles. Durant notre relation, j'ai remarqué que lorsque je rentrais dans l'arène,

je n'étais pas à 100% avec le taureau. Seulement à 50%. C'est pour ça que je préfère être célibataire actuellement pour me dédier à 100% au taureau. En couple, je me prends trop la tête !, explique-t-il, j'ai plus de trophées de queues de taureau que de conquêtes ! »

Déjà célibataire par amour de la tauromachie, Mehdi va également devoir se remettre au régime sec et privilégier les soupes de légumes. Il part prochainement en Espagne s'entraîner pour la prochaine saison qui débutera en avril. ■

Les années corrida au Maroc



Casablanca

Le Maroc a eu ses années corrida dans deux villes en particulier : Casablanca et Tanger. Les arènes de Casablanca se situaient sur

le boulevard d'Anfa et auraient été construites, au départ, en bois, entre 1910 et 1920. Elles appartenaient alors à une famille espagnole installée au Maroc depuis le 19e siècle.

Au début des années 50, l'édifice est rebâti en dur attirant ainsi les aficionados, les toreros et les grandes stars de la chanson ou du cinéma du monde entier. « C'était magnifique ! À Casablanca, on se serait cru à Paris, mais en mieux. Les voitures étaient plus belles qu'à Paris, les femmes plus élégantes, plus soignées... », confiait Solange à l'hebdomadaire marocain Tel Quel, l'ancienne propriétaire du restaurant La Corrida à Casablanca, aujourd'hui décédée. « Aller à la corrida est devenu un rituel incontournable de la semaine. On pouvait voir certains habillés à l'européenne et d'autres, à leurs côtés, on ne peut plus traditionnels, avec

leurs gandouras, tarbouches », ajoutait-elle.

Les arènes de Casablanca ont été détruites au début des années 70 sur ordre de Hassan II qui éprouvait du dégoût pour cette discipline qu'il qualifiait de boucherie, selon ses proches. Aujourd'hui, seul reste un terrain vague.

Les arènes de Tanger, appelées aussi la Plaza del toros, ont été construites à la fin des années 40. A l'époque, rappelle Tel Quel, 50 000 Espagnols vivaient dans la ville du détroit. L'inauguration des arènes a lieu en 1951 et plus de 11 000 personnes font le déplacement. Chaque dimanche, la corrida devient une habitude pour les habitants. Au lendemain des spectacles, les gens se bousculent dans les boucheries pour acheter la viande des taureaux tués dans l'arène.

Les arènes tangéroises ferment leurs portes au moment où le royaume gagne son indépendance, pour rouvrir dans les années 70. Elles fermeront enfin leurs portes sur ordre de Hassan II mais ne seront pas rasées, contrairement à celles de Casablanca. Aujourd'hui les arènes existent toujours mais sont laissées à l'abandon. Plusieurs groupes Facebook appellent, aujourd'hui, à une réhabilitation de ces arènes.



Printemps et automne arabes

L'islam politique fait-il toujours aussi peur aux médias français ?

- **Sujet de mille amalgames par le passé, l'islam politique, « l'islamisme », a-t-il été traité de manière plus nuancée par les journalistes suite aux succès électoraux de partis dits « islamistes » en Tunisie, en Egypte et au Maroc ?**

- **Plutôt que d'évoquer un modèle nouveau, les journalistes se réfèrent à deux précédents emblématiques : la Turquie et l'Iran.**

Par Frederic Schmachtel

8 8 articles publiés en 2010 répondent à la recherche du mot clé « islamistes ».

Avant même la fin de l'année 2011, ce nombre a déjà dépassé les 900 articles. Le mot clé « charia » a connu un sort similaire : 9 articles, en 2010, et 222 articles, en 2011, répondent à cette recherche sur le seul site du Nouvel Observateur. Sur la même période, le nombre de dépêches et d'articles traitant de la Tunisie, de l'Egypte, ou encore de la Syrie, a été multiplié par 10. Le reste de la presse écrite, la radio comme la télévision a suivi les mêmes tendances pour faire des révolutions arabes et des partis islamistes un sujet très présent dans le débat français. La qualité suit-elle le nombre de contributions ?

Racines de l'islamophobie.

En matière de qualité du traitement médiatique de l'islam, la France revient de loin. Thomas Deltombe, dans « L'islam imaginaire : la construction média-

tique de l'islamophobie en France (1975-2004) », décrit un « durcissement progressif » des représentations médiatiques de l'islam. En plusieurs étapes et « affaires », les médias ont forgé un « islam imaginaire » pour en venir à « des formes de moins en moins cachées de rejet de l'autre 'venu d'ailleurs' ».

A la fin des années 80, une « communauté musulmane », décrite comme homogène, commence à être désignée comme une menace pour la France. Cette image laisse sa place, dans les années 90, à un découpage binaire et artificiel de cette communauté : « les 'modérés', qu'il faudrait défendre, et les 'islamistes', contre lesquels il faudrait lutter ». Entre les deux dénominations, les amalgames sont fréquents par manque de définition des termes utilisés. Les attentats du

11 septembre 2011 marquent le début d'une autre étape, où islam et terrorisme sont de plus en plus souvent confondus, pour en arriver à poser la question « Faut-il avoir peur de l'islam ? » Mise à part la « nébuleuse Al Qaida », « l'ennemi » reste pourtant largement indéfini.

« Plutôt Ben Ali que les Barbus ». Sur fond de cette « tradition française », analysée par Deltombe comme une « persistance souterraine de la culture coloniale » marquée par la fracture entre les Français issus de l'immigration et les autres, intervient le Printemps Arabe. Il a le potentiel de changer l'image que se font les médias français du « monde musulman ». Pourtant, dans les jours et les heures qui précèdent le départ de Ben Ali, des exemples flagrants de lectures paternalistes des événements s'enchaînent.

Nul besoin de rappeler la séquence de Michèle Alliot-Marie proposant le soutien de la France aux policiers de Ben Ali quelques jours à peine avant sa fuite vers l'Arabie Saoudite. Christophe Barbier, directeur de publication de L'Express, est allé plus loin. Invité du Grand Journal de Canal+ le 14 janvier, jour de la fuite du dictateur, il a déclaré qu'il fallait « tout faire pour que l'islamisme n'arrive pas au pouvoir dans ces pays-là, n'est pas rendre service à nous, c'est rendre service à nous et à eux, et aux peuples concernés... Tout plutôt que de les voir tomber dans ce qu'est devenu l'Iran ou l'Afghanistan. » Peu après, Christophe Barbier enfonce le clou : « j'assume cette phrase : plutôt Ben Ali que les barbus ». Enregistrées dans l'après-midi, ces paroles ont été diffusées alors que Ben Ali était déjà

Question de vocabulaire : Islamistes, musulmans modérés, conservateurs ?

Avec l'entrée dans le jeu institutionnel de groupes dit « islamistes », la question de l'acuité de ce terme a été posée. Récemment, l'adjectif « modéré » a été ajouté pour exprimer l'idée que ces groupes, constitués en partis politique, ne veulent pas instaurer de « théocraties ». Une solution peu satisfaisante et critiquée des deux côtés ; par ceux qui, comme Jeannette Bougrab, secrétaire d'Etat à la Jeunesse, ne croient pas au caractère modéré d'Ennahda et par ceux qui, comme Dominique Avon, professeur d'Histoire contemporaine à l'université du Maine, expliquent qu'« islamiste modéré » est « un oxymore. Le suffixe 'iste' désigne un extrémiste ; si vous voulez dire "parti islamiste", vous le dites, sinon vous dites 'parti musulman modéré' ou 'islamo-modéré'. »

« Islamiste », ce terme est donc à oublier. Le débat, lancé dans une série d'articles sur Médiapart, va cependant plus loin. Romain Bertrand, historien spécialiste de l'Indonésie, critique l'adjectif « modéré » proposé par Dominique Avon. « 'Radical' et 'modéré' sont des catégories idiotes qui nous font

considérer qu'on est dans le même continuum alors qu'on est dans des mondes différents », explique-t-il. « Certains mouvements acceptent la loi et l'Etat, d'autres les refusent », poursuit-il.

« Partis musulmans conservateurs » semble être la dénomination la plus à même pour expliquer à un public occidental le positionnement d'Ennahda, du PJD ou encore du PLJ créé par les Frères Musulmans, sans tomber dans les amalgames inhérents au terme « islamiste ». Ils seront ainsi comparés aux partis chrétiens conservateurs, comme la CDU et CSU en Allemagne. Pourtant, pour Jean Marcou, professeur à l'IEP de Grenoble en droit public, cette comparaison « ne traverse pas la Méditerranée sans dommage. » PJD, Ennahda, PLJ, que veulent-ils « conserver » ? Jean Marcou estime que ces partis peuvent moderniser leurs sociétés et être « plus efficaces de surcroît – car mieux en prise avec la culture populaire – que les autocrates volontaristes de la période immédiatement postérieure aux indépendances. » Des partis qui pourront être classés selon leurs politiques respectives.

dans l'avion. Le spectre de l'islamisme est brandi contre toute réalité de terrain.

Qui sont ces « islamistes » ?

Jusque là, les « islamistes » ne faisaient que peu parler d'eux car ils étaient peu présents dans les manifestations en Tunisie. L'annonce de Rachid Ghannouchi, leader historique du parti Enna-

hda exilé à Londres, de revenir en Tunisie a déclenché un nouvel intérêt pour l'islam politique. Elle a notamment été l'occasion pour Catherine Guéset de L'Express de relativiser les paroles de son directeur de publication. « Ce que l'islamisme représente en Tunisie », publié le 19 janvier, essaie de faire le point sur l'histoire d'Ennahda,

de Ghannouchi et sur leur rôle dans une Tunisie nouvelle. Le bilan est diamétralement opposé aux propos de Christophe Barbier, notamment parce que la journaliste interroge un grand nombre de chercheurs connaissant bien la région. Au final, estime la journaliste, les « islamistes » ne constituent pas une réelle menace ; il serait même plutôt avantageux de les intégrer dans le jeu politique.

En cette mi-janvier, cette interprétation est majoritaire dans la presse écrite française et elle fait son chemin auprès de la télé et de la radio également. L'envoyé spécial de TF1 à Tunis abondait dans ce sens, tout comme Xavier Yvon pour RTL. Bernard Guetta, animateur de l'émission « Géopolitique » sur France Inter, estimait, le 19 janvier, que désormais la Tunisie et le monde musulman en général auraient les « regards toujours plus tournés vers la Turquie et la mutation de son parti islamiste, l'AKP, en un parti du gouvernement ». Les médias d'information français réalisent un réel effort pour réévaluer ce que « l'islamisme » représente en Tunisie.

Avec l'amplification des contestations en Egypte fin janvier, où les Frères Musulmans étaient beaucoup plus présents qu'Ennahda en Tunisie, le ton change. La presse européenne fait écho, début février, aux déclarations du Premier ministre israélien, Benjamin Netanjahou,

mais aussi de l'ancien candidat à la présidence américaine, John McCain, pour qui « l'Egypte peut suivre l'Iran ». Le message est clair, le spectre de la « menace islamiste » ressurgit. Ici, plus qu'en Tunisie, la question de l'après Moubarak inquiète.

La charia en Libye libérée.

Pourtant, la guerre en Libye change radicalement la donne médiatique. L'Egypte est reléguée au second plan, la Tunisie n'apparaît plus dans les médias

« Il y a autant de manières d'appliquer la charia que de pays musulmans »

qu'à travers les milliers de personnes qui tentent de gagner Lampedusa et l'Italie. L'islam politique n'est plus la priorité, les médias suivent plutôt les com-

bats à Benghazi, les discussions à l'ONU pour une intervention aérienne, la chute de Tripoli... « Plutôt Kadhafi que les islamistes », cette question n'est pas posée si ce n'est par Mouammar Kadhafi lui-même qui n'est pas pris au sérieux par l'OTAN ni les médias occidentaux.

La surprise des médias est grande lorsque, fin octobre, Moustapha Abdeljalil, président du Conseil National de Transition déclare que la Libye, « en tant que pays islamique », a « adopté la charia comme loi essentielle et toute loi qui violerait la charia est légalement nulle et non avenue. » Plus surprenant que cette déclaration est cependant la réaction des médias. Si RTL ne se prive pas de poser la question « De Khadafi à la charia ? », la grande majorité des titres de presse écrite s'empressent de décrypter ce que la charia représente réellement. Une source de droit, ouverte à



de nombreuses interprétations, explique La Croix. L'Express publie « La charia expliquée aux nuls », Le Nouvel Observateur suit le pas et TF1 explique qu'« il y a autant de manières d'appliquer la charia que de pays musulmans. »

La nuance a fait son entrée dans le débat sur l'islam. S'agit-il là d'un réel souci d'éclairer le lecteur, ou d'une manière de dédramatiser les propos de Moustapha Abdeljalil pour suivre l'agenda diplomatique français dans un moment où il aurait été très inopportun de critiquer la Libye « libérée » ?

Turquie et l'Iran. Toutefois, cet épisode de traitement nuancé de l'islam politique par une aussi grande partie de la presse ne semble concerner que la Libye. Pour preuve, au même moment, le succès d'Ennahda aux élections tunisiennes donne lieu à un clivage en deux du paysage médiatique, renforcé par les succès des Frères Musulmans et des Salafistes en Egypte et du PJD au Maroc. Il n'y a pas d'unanimité pour féliciter Ennahda de son succès électoral aux premières élections libres en Tunisie. Avant même de connaître les résultats, une partie des chroniqueurs et éditorialistes s'est trouvée une nouvelle grille de lecture des événements : les jeunes et les forces laïques se feraient voler leur révolution par les « islamistes ». Audrey Pulvar sur France Inter, dans sa chronique « Le pire n'est pas certain », le 18 octobre, estime qu'Ennahda représente « le pire », c'est à dire des prêches de 40 minutes à Hammamet, plus de femmes voilées dans les rues tunisiennes et des femmes bafouées de leurs droits. Chris-

tophe Barbier publie, le 25 octobre, dans L'Express, un éditorial au titre évocateur : « après le printemps arabe, l'hiver islamiste ? » où il évoque les « Imams psychopathes », le « terrible règne des imams » et le « véhicule islamiste ». Il ne regrette en rien ses propos du 14 janvier. Le message est clair

Le Printemps Arabe a le potentiel de changer l'image que se font les médias français du « monde musulman »

: le succès électoral d'Ennahda signifie pour Christophe Barbier et d'autres, qu'Alain Gresh, notamment, qualifie d'« édito-

crates », que la Tunisie prend la voie de l'Iran en 1979.

Par un argument « historique », Christophe Barbier rejette l'autre modèle avancé pour « comprendre » la situation actuelle en Tunisie, celui de l'AKP turc. Ce parti « islamiste modéré, islamiste gestionnaire » comme le décrit l'éditorialiste n'aurait pu s'inscrire dans la « modernité » que parce que le pays a vécu la laïcisation extrême de Moustapha Kemal Atatürk. La Tunisie n'ayant pas vécu cette expérience, l'islamisme resterait une menace. Il est « nécessaire », selon Christophe Barbier, « de surveiller l'évolution idéologique du pays ». En d'autres mots, ce serait grâce à Atatürk que l'AKP est aujourd'hui ca-



pable de gérer la Turquie. Une « vérité historique » discutable.

Néanmoins, la référence à la Turquie est devenue, pour de nombreux journalistes, notamment à la télévision, le moyen de caractériser - sans trop de nuance - l'évolution des « partis islamistes » au Maroc, en Tunisie et en Egypte. Le fait que, plus que jamais, les hommes politiques d'Ennahda interviennent dans les médias pour revendiquer le modèle turc aide à stabiliser cette image. Au niveau politique, la menace islamiste au Maghreb a perdu de sa crédibilité ; les pays occidentaux doivent apprendre à faire avec la nouvelle donne.

Prisme religieux. Modèle turc ou modèle iranien, les recours à

des modèles prédéfinis indiquent que, après un répit de quelques mois, où « la jeunesse » menait le printemps arabe, la religion est redevenue le principal prisme à travers lequel est perçue l'actualité politique en Afrique du Nord. Même parmi ceux qui tentent de rapprocher les « islamistes » tunisiens, marocains, et égyptiens du modèle turc, rares sont les voix qui mettent en avant les capacités organisationnelles d'Ennahda, du PJD ou des Frères Musulmans, ou qui scrutent leur programme sur d'autres critères que la religion. Pourtant, « la question de savoir où mettre le religieux par rapport au politique est beaucoup moins importante, rappelle Tariq Ramadan, que celle de savoir où l'on place l'économie par rapport à la politique ». ■

**COLLECTION
PRINTEMPS
ARABE**



**COLLECTION
AUTOMNE
DÉMOCRATE**



Alain Gresh : La fin de



- Directeur adjoint du Monde diplomatique et spécialiste du Proche-Orient, Alain Gresh a suivi de près les révolutions arabes.

- Il a notamment critiqué les « éditocrates », ces éditorialistes français qui recommencent à brandir le spectre de l'islamisme.

Le printemps arabe a-t-il poussé les médias à nuancer leurs propos en ce qui concerne l'islamisme et les islamistes ?

Les révolutions arabes ont créé un intérêt car il y a eu une espèce d'illusion. Comme il

L'islamophobie dans les médias français n'est pas en vue

n'y avait, au départ, pas d'islamistes aux révolutions. Il n'y avait, pour les journalistes, plus d'islamistes du tout. Aujourd'hui, le réveil est un peu brutal car les résultats des élections qui ont eu lieu en Tunisie, en Egypte et au Maroc montrent que ce n'est pas vrai!

Néanmoins, il y a certainement un effort fait, dans la presse écrite surtout, pour donner une image plus équilibrée de ce qu'est Ennahda, par exemple. Mais la presse écrite n'a que peu d'influence par rapport à la télé et la radio qui forment le courant dominant. Il pose les islamistes comme principal danger et va jusqu'à créer une sorte de guerre de civilisation. France Inter, par exemple, une radio publique, est un bastion de l'islamophobie et sa couverture de sujets liés à l'islam relève, pour moi, de la pire propagande.

Comment ce courant islamophobe a-t-il pu devenir dominant ?

Le racisme anti-arabes a été remplacé par une dénonciation de l'islam qui était d'autant plus facile à mettre en œuvre qu'une partie de la gauche y participait. Dès lors, on ne pouvait la qualifier de raciste. Cette islamophobie a connu des hauts et des bas dans le cadre de la crise économique et sociale en France. Ce sera un thème important de la campagne électorale. Le Sénat qui vient de basculer à gauche illustre le fait que les différences partisans s'estompent. Parmi les premiers textes discutés,

il y a une loi qui doit interdire aux accompagnatrices ou éducatrices dans des structures privées de porter le voile ; un texte proposé par la Gauche. C'est étonnant, cela montre ses priorités.

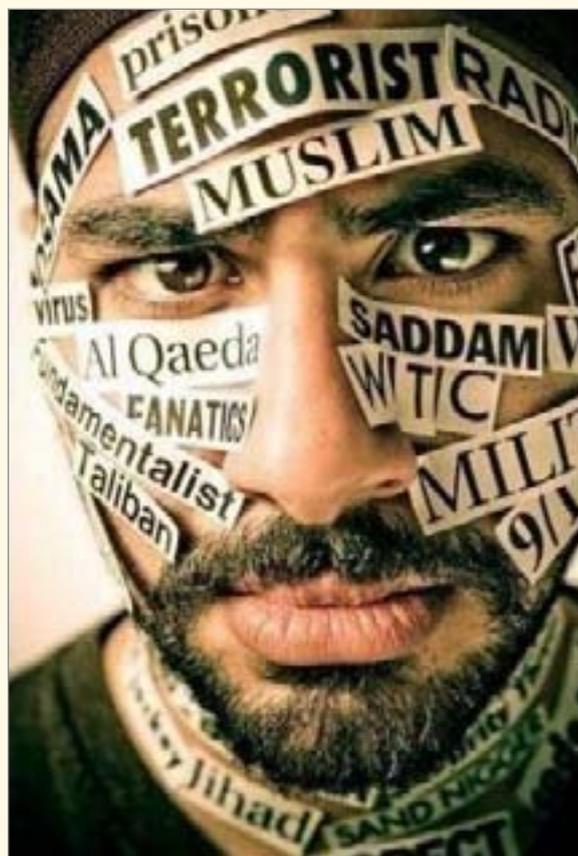
Le vocabulaire utilisé influence beaucoup le contenu du discours, notamment « islamiste ». Comment l'utilisez-vous ?

En effet, il est très important et on est piégé par ce vocabulaire. Voltaire utilisait le mot « islamisme » en parallèle à « islam ». C'est la science politique française qui a créé le terme « islamiste », car on aime les choses qui globalisent. Les politiques ont repris ce terme surtout après la chute du mur de Berlin en 1989. Il fallait trouver un autre ennemi pour justifier les budgets de la défense. Aujourd'hui, on met sous la dénomination « islamiste » des choses très différentes comme Hezbollah, Al Qaida, les Frères Musulmans etc. On sait plus quel vocabulaire utiliser, c'est compliqué et cela facilite les amalgames. La seule manière de lutter contre ces amalgames est de montrer concrètement la diversité qui se cache derrière le mot « islamistes ». C'est pour cela que je n'utilise le mot qu'au pluriel.

Quelles conséquences

a eu l'emploi à outrance du mot islamisme ?

Aujourd'hui, une peur se déclenche chez les gens quand on parle de l'islam. Cette hostilité n'est pas seulement liée à la situation extérieure mais aussi à la situation européenne. Les musulmans ont pris la place des juifs des années 30 dans les fantasmes occidentaux. Preuve en est l'évolution de forme de l'extrémisme de droite en Europe vers une position pro-israélienne et anti-musulmane partout en Europe. Un des derniers partis à ne pas avoir fait cette évolution c'est le Front National, mais les efforts de Marine Le Pen vont dans ce sens. Elle veut à tout prix établir des relations avec Israël.



Immigration en France

Jusqu'où ira l'UMP ?



● **La discussion sur le droit de vote des étrangers aux élections municipales en France marque l'entrée en campagne électorale de tout l'UMP sur la question de l'immigration.**

● **L'orientation est claire : à droite toute. Difficile de savoir où la course s'arrêtera.**

Par Frederic Schmachtel

C'est un François Fillon mal à l'aise que dépeignaient les Guignols de l'info après sa sortie, fin novembre, contre le droit de vote des étrangers aux municipales. « Je suis désolé, j'y arrive pas. - A

quoi ? - A tout ça. Moi je débute en raciste. Je suis un peu perdu. - Vous débutez ? - Oui. Pour la campagne, Nicolas Sarkozy nous a demandé de cogner sur les immigrés pour piquer les voix au FN, mais c'est pas donné à tout le monde. Quand je vois l'aisance de Guéant ou d'un Hortefeux, ça me file des complexes. [...] Vous pensez que je pourrai être raciste, moi aussi ? »

Xénophobie de gouvernement. Claude Guéant, Brice Hortefeux, mais aussi Jean-François Copé, Claude Goasguen, Laurent Wauquiez, Eric Besson et, bien sûr, Nicolas Sarkozy, lui-même : la liste des cadres UMP qui s'évertuent à « cogner » régulièrement sur les immigrés est longue. Au début de la présidence de Nicolas Sarkozy, la création du

ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Co-développement marquait, symboliquement, la marche à suivre : limiter l'immigration. Pour en justifier les mesures, il a fallu créer un discours qui pose l'immigration et l'intégration comme problème pour une supposée identité nationale française.

Pour Jérôme Valluy, chercheur au Centre de Recherche Politique de la Sorbonne, la création de ce ministère est le signe d'une « xénophobie de gouvernement » qui s'inscrit dans la lignée de plusieurs décennies de politiques publiques désignant l'Autre (l'indigène, l'immigré polonais, portugais, maghrébin, le musulman ...) comme un problème ou une menace. Pour Jérôme Valluy,

cette xénophobie est « distincte de la xénophobie contestataire d'extrême droite », car elle est souvent dépassionnée. La « menace » que représente l'étranger est présentée comme une évidence pour ensuite passer à « des considérations techniques et relativement dépassionnées » pour régler ce problème. « La xénophobie de gouvernement a son style : elle s'exprime sans l'affichage d'une émotion de haine, mais à travers le froid détachement qui sied aux élites dirigeantes dans la désignation d'une menace et la réflexion sur les moyens d'y faire face », explique Jérôme Valluy.

Pendant la présidence de Nicolas Sarkozy, deux lois sur l'immigration ont vu le jour en 2007 (Hortefeux) et en 2011 (Besson/Hortefeux/Guéant), limitant considérablement les droits des étrangers sans papiers en France. Plusieurs circulaires, dont la circulaire Guéant sur les étudiants étrangers en France ont suivi le pas. Un bon exemple du caractère dépassionné des mesures actuelles est la politique du chiffre instaurée en matière d'expulsion. Un objectif chiffré et un souci d'efficacité - rendre l'expulsion moins coûteuse et plus rapide - ne laissent que peu de place à des considérations d'ordre humanistes.

Un discours émotionnel.

En cette période électorale, et même avant, la distinction entre xénophobie de gouvernement et xénophobie de contestation s'affaiblit. Les mesures « techniques » du gouvernement sont accompagnées d'un discours de plus en plus émotionnel, comme le montre le débat sur l'identité nationale. L'UMP se positionne

souvent en « briseur de tabous » sur les questions d'immigration avec, par exemple, le débat sur les coûts de l'immigration, lancé - et vite oublié - par Eric Besson en 2010.

Des « lapsus » ou « bon-mots » (« invasion » d'Africains en France, de Besson ; les « Auvergnats » de Hortefeux) alimentent également le débat. Les interventions de Claude Guéant pour demander à restreindre davantage l'immigration et les droits des étrangers en France se comptent presque par dizaines depuis sa prise de fonction au ministère de l'Intérieur.

La « Droite populaire », collec-

Xénophobie : De gouvernement « L'affichage d'une émotion de haine, mais à travers le froid détachement qui sied aux élites dirigeantes dans la désignation d'une menace »

tif parlementaire créé autour de Thierry Mariani et Lionel Luca, en juin 2010, utilise cet élan pour organiser la droite de la droite autour des thématiques de l'identité nationale et de l'immigration. L'islam est également en ligne de mire de l'UMP, l'exemple le plus marquant étant le « débat sur l'islam », devenu « débat sur la laïcité », qui, au lieu d'être un débat interne à l'UMP, comme il était annoncé, est devenu le moyen d'attirer les médias et de stigmatiser l'islam dans l'opinion publique.

Ces propositions, « débats », lapsus et prises de positions sont souvent tellement contradictoires qu'ils apparaissent clairement comme des ballons d'essais, des moyens de tester

l'opinion publique sur certains sujets. Si le débat sur l'islam a attiré l'attention des médias pendant plusieurs semaines, l'annonce de Jean-François Copé de faire un débat semblable sur l'immigration est passée presque inaperçue, tout comme le débat lui-même. L'objectif reste pourtant le même : étendre les limites des positions de l'UMP vers la droite pour ratisser plus large et gagner une partie de l'électorat du FN et de Marine Le Pen. C'est ainsi que la « droite populaire » se présente comme « premier ennemi » du FN.

L'UMP à la dérive ? Un rapport d'audit très fouillé, dirigé par l'association « Cette France-là », indique à quel point l'orientation de la politique migratoire et d'intégration de la France est basée sur des erreurs factuelles, or ces choix sont lourds de conséquences. La « xénophobie de gouvernement » fait des victimes, les acteurs sociaux comme la Cimade, association d'aide aux étrangers, en témoignent régulièrement.

Où va l'UMP, vers où irait un nouveau gouvernement de droite ? « Les années 1930 montrent clairement que la stratégie des partis de gouvernement ayant cherché à capter les voix de l'extrême droite en reprenant ses thématiques sous une forme euphémisée aboutit à une fuite en avant mettant en péril les institutions démocratiques », explique Gérard Noiriel, historien spécialiste des migrations. Selon lui, « un large accord existe aujourd'hui chez les historiens pour affirmer qu'à partir de 1938 les dérives de la IIIe République ont préparé l'avènement du régime de Vichy et de sa 'révolution nationale'. » ■

Natation au Maroc

Difficile choix entre carrière sportive et études

- Une nouvelle génération de nageurs tente de revitaliser la natation au Maroc.

- La difficulté principale : concilier études et sport de haut niveau sans système adapté.

Par Yann Ngomo

A Shanghai en juillet dernier, à l'issue des XVe championnats du monde de natation, si le Maroc n'a ramené aucune médaille Sarah El Bekri a atteint la demi-finale, en 200m brasse. Une performance inédite pour la natation marocaine à un tel niveau. Pour Séverine Rosset, directrice technique nationale de la Fédération marocaine de natation, la performance de la nageuse marocaine reste « un indice important dans la préparation des JO de Londres », l'été prochain.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Sarah El Bekri a été la première (et pour l'instant, la seule) nageuse marocaine, qualifiée pour les Jeux de Londres. « D'autres nageurs doivent la rejoindre », a ajouté Séverine Rosset. Elle précise que les nageurs concernés ne sont pas loin des minima exigés pour la qualification olympique.

Une jeune garde prometteuse.

La sélection nationale peaufinera sa préparation pour les olympiades à Doha, au Qatar. Les prochains Jeux panarabes, du 9 au 23 décembre, serviront de galop d'essai à un groupe qui surprend par sa jeunesse. Sur les 12 nageurs retenus Sarah El Bekri, 24 ans, et Amine Kouame, 25 ans, font office de doyens. La sélection dans son ensemble affiche une moyenne d'âge de 19,75 ans.

S'ils surprennent par leur jeune âge, ces nageurs ont à leur actif

des performances considérables, dont plusieurs records du Maroc. Chez les filles, Sarah El Bekri et Imane Boulaamane, 22 ans, détiennent, à elles seules, la quasi-totalité des records du Maroc en grand et petit bassin. Elles ont à leurs côtés les jeunes mais non moins prometteuses

« Le problème réside dans le fait de parvenir à rendre compatibles les études ou le milieu professionnel avec la pratique de la natation. »

Séverine Rosset, directrice technique de la Fédération royale de natation

Noufissa Chbihi, 21 ans, record du Maroc en relais sur 4 x 100 m nage libre, Rania El Abdi, 17 ans, record sur 400 et 800m nage libre, pour ne citer qu'elles. Chez les garçons, Amine Kouame, 25 ans, Morad Berrada, 20 ans, ont eux aussi trusté la quasi-totalité des records du Maroc en natation. Avec Issam Zeraidi, 19 ans, et Mehdi El Hazzaz, 20 ans, ils forment le

quatuor de choc du relais marocain.

Du hobby aux médailles. Le travail acharné a mené ces nageurs à un tel niveau. Si chacun travaille séparément sur ses performances, le début de l'histoire est pareil pour tous. « J'ai débuté dans la natation à l'âge de 2 ans et demi. Je suis rentré dans un club à l'âge de 3 ans », confie Morad Berrada. « Je nage depuis que j'ai 5 ans », témoigne Rania El Abdi. Pour l'un comme pour l'autre, l'histoire commence sous l'impulsion de leurs parents qui ne cherchent qu'une façon constructive d'occuper le temps libre de leurs enfants. De fil en aiguille, la distraction est devenue passion, puis métier.

L'Union Sportive des Cheminots du Maroc (USCM), l'un des plus importants clubs du pays, nous a permis d'assister aux différentes étapes de la progression. Samy Snouni, directeur technique de



la section natation du club, explique qu'il est important de débiter jeune, car il est plus facile d'assimiler les techniques de base de la natation en bas âge. Le club dispose à cet effet, d'une école de natation qui accueille les enfants entre 5 et 10 ans. Cette première phase leur permet de s'initier aux fondamentaux de la discipline ; notamment les différents styles, le travail de respiration, les mouvements...

Même s'il faut de la rigueur pour en faire des champions, leur apprentissage se fait en douceur, dans une ambiance bon enfant. Dans la salle couverte qui abrite la deuxième piscine de l'USCM, l'initiation se déroule dans un joyeux concert d'éclaboussements rythmés par les voix et les sifflets des moniteurs. Les séances, d'une heure en moyenne, réunissent plus d'une centaine de gamins qui se défoulent sous les regards attendris de leurs parents, qui les accompagner.

Comme le veut le proverbe, beaucoup d'appelés, mais peu élus. Une grande proportion de ces enfants ne pratiquera pas la natation à un niveau professionnel. Les quelques uns qui réussissent aux tests alimentent les rangs de l'équipe du club lors des compétitions régionales et nationales. Ceux qui ne remporteront pas de titres pour le club peuvent toujours continuer à pratiquer la natation en tant que hobby. Hama Touhami, entraîneur de l'équipe première, explique « qu'il faut trouver un équilibre entre le volet économique et sportif. Le club a besoin des cotisations de ses adhérents, mais aussi, de produire des résultats lors des compétitions.

Donc, il y a un programme spécifique pour ceux qui, par leurs résultats, montrent de bonnes aptitudes. »

Parmi ceux qui défendent les couleurs du club au haut niveau, certains parviennent souvent en équipe nationale. « 6 ou 7 nageurs du club sont régulièrement convoqués », déclare fièrement Samy Snouni. Parmi eux, il y a la jeune Rania El Abdi. D'autres avant elles ont connu de succès, comme Adil Bellaz (plusieurs records sur 50, 100, et 200 m nage libre et brasse) ou encore Amine Fawzi (recordman sur 50m papillon et sur le relais du 4x100 m avec l'équipe

« 6 ou 7 nageurs du club [USCM] sont régulièrement convoqués en équipe nationale »

nationale). Plusieurs nageurs pourraient connaître le même succès, s'ils n'étaient pas toujours confrontés à un choix épineux entre les études et leur sport préféré.

Sport-étude. « Ça va dépendre de la note du bac » répond Rania El Abdi, lorsque nous lui avons demandé si ses performances lui faisaient envisager une carrière dans la natation. Badr, 20 ans, l'un des meilleurs espoirs de l'USCM, a lui aussi bien du mal à répondre simultanément aux exigences scolaires et sportives. Etudiant en physique, son emploi du temps ne lui permet pas toujours de s'entraîner convenablement pour entretenir des performances alors qu'il a été plusieurs fois champion du Maroc. « Si tu zappes un cours

ou un contrôle pour t'entraîner, c'est pénalisant ». Frère cadet d'Amine Fawzi, il nous confie que son frère, aujourd'hui en France, a moins de problèmes de ce côté car « son université adapte son programme à ses heures d'entraînement. Il passe plus de temps pour avoir son diplôme, mais il peut faire les deux. »

« Le problème réside dans le fait d'arriver à organiser les études et la pratique de la natation, ou bien le milieu professionnel et la pratique de la natation. La natation marocaine ne progressera que si ce double projet sportif/scolaire ou professionnel est pris en compte et organisé », reconnaît Séverine Rosset.

« Cela doit se mettre en place par une collaboration avec l'Education nationale pour favoriser la pratique au niveau quantitatif et qualitatif en prenant en compte la récupération. Ceci par des emplois du temps adaptés à l'entraînement », explique-t-elle.

Dans ces conditions difficiles, plusieurs nageurs marocains sont obligés de s'exiler. Par exemple, Morad Berrada est allé à Nîmes et Sarah El Bekri à Paris. D'autres rêvent de faire pareil. Achraf a 18 ans et il s'entraîne, en espérant décrocher une place dans le top 10 lors des championnats du Maroc et obtenir ainsi une bourse pour les USA où il pourrait pratiquer en parallèle le sport et les études. Badr, de son côté, ne quittera sans doute pas le Maroc dans l'immédiat. Il doit mettre de côté ses rêves de représenter le Maroc lors des grandes compétitions et juste se contenter de « dépasser celui qui est devant dans la piscine ». ■

Sarah El Bekri veut « représenter dignement le Maroc » aux JO de Londres

A 24 ans, Sarah El Bekri a déjà l'un des plus beaux palmarès de la natation marocaine. Plusieurs fois championne du Maroc, elle ne détient pas moins d'une dizaine de records nationaux à son actif. Spécialiste de la brasse, elle a été championne d'Afrique sur 50m et 100m en 2010. Elle a réalisé un doublé en or lors des jeux panarabes de 2007, au Caire et défendra ses titres lors de la prochaine édition qui se tient le 17 décembre au Qatar. Une étape de plus vers le rêve olympique.

Comment avez-vous débuté en natation ?

Mes parents tenaient à ce que j'exerce un sport et je n'habitais pas très loin du Complexe Mohammed V à Casablanca. C'est ainsi qu'ils ont choisi ce sport pour moi. Ensuite, j'y ai pris goût et j'ai continué par affection pour la discipline. Dès mes premières compétitions, j'ai commencé à vraiment aimer ce sport. Etre à la bagarre dans l'eau contre un chronomètre et contre des compétiteurs est très passionnant. C'est donc par amour de la compétition que j'ai continué à nager, à m'entraîner dur pour essayer d'être une meilleure nageuse.

Quels souvenirs gardez-vous de votre premier record ?

C'était en 1999. Au départ, je voulais simplement battre la fille qui était dans la ligne à côté de moi et j'ai fini 3 secondes devant, à 12 ans, avec un record marocain et arabe.

Je vois encore mon père arriver en courant vers moi pour me prendre dans ses bras. De mon côté, j'étais contente, j'avais battu la nageuse de la ligne d'à côté.

Une performance constamment répétée depuis lors.

Lors des championnats de France en petit bassin, disputés du 2 au 4 décembre, j'ai battu 5 records du Maroc et je peux vous assurer que la première impression que j'ai ressentie, c'est beaucoup de joie. Dans la demi-heure qui suit, je me mets à penser aux erreurs que je peux éviter de faire pour être meilleure.

Après avoir fait vos armes dans les clubs du WAC et du Raja, vous arrivez en France avec un baccalauréat en poche. Vous y êtes allée plutôt pour les études ou pour le sport ?

Pour les études sans aucun doute. Pendant un certain temps, j'ai même hésité à arrêter de nager mais j'ai opté pour une diminution drastique des heures d'entraînement. J'arrivais en compétition en sachant que mes adversaires nageaient jusqu'à 3 fois plus que moi mais ça ne m'a pas découragé. La natation était même une façon de me défouler.

Vous avez découvert le niveau olympique à Pékin en 2008. Racontez-nous.



C'était une très belle expérience. En arrivant aux JO, je devais avoir le 30e ou 35e temps mondial; j'étais une outsider. Sur le 100m brasse, j'ai explosé mon temps en l'améliorant de 3 secondes et je me suis retrouvée à la 19e place. Je n'étais certes pas en finales mais ça m'a redonné suffisamment de force pour repartir sur 4 ans d'entraînement. En 2012, j'espère faire au moins aussi bien qu'à Pékin. Le niveau mondial a considérablement progressé et j'espère représenter dignement le Maroc.

Vous êtes ingénieur, comment gérez-vous votre vie professionnelle et les exigences de sportive de haut niveau ?

Je travaille en tant que consultante en système d'information et d'organisation. J'essaye de gérer mon emploi du temps au mieux pour satisfaire les différentes exigences et pour l'instant, ça se passe plutôt bien el hamdoulillah.

Fès

Du politique au spirituel

- Fès s'est formée, à travers son histoire, comme un important carrefour de populations venues de toute la région.
- Capitale politique, elle est aujourd'hui la capitale spirituelle du Royaume.

Par Oumar Baldé

Fès de capitale politique, est devenue la capitale spirituelle du royaume. Une évolution longue de plusieurs siècles depuis la fondation de cette cité mythique entre la fin du VIII^e siècle et le début du IX^e sous les règnes d'Idriss I et d'Idriss II. Fès tirerait son nom de l'arabe « Fa's » (pioche), ou encore du berbère « Sif » (oued). L'origine du nom de la ville, ainsi que la date exacte de sa fondation opposent toujours les historiens. Pour sa part, le rayonnement de Fès ne peut être évoqué sans faire allusion à sa situation géographique. « Fès était un véritable carrefour », insiste l'historien Abdelilah Benmlih, doyen de la faculté des Lettres et des Sciences humaines Dhar El Mahrez de Fès.

Cette situation géographique a favorisé la rencontre de peuples issus d'horizons divers. Elle constitue le second facteur du rayonnement de la ville : la diversité de sa population. En plus des Amazighs - considérés comme autochtones - sont venus s'installer « des populations en provenance de tout le Maroc, mais aussi du Maghreb [notamment de la Tunisie, ndlr] et d'Afrique noire. Sans parler, bien sûr, de l'arrivée de musulmans d'Andalousie », explique Abdelilah Benmlih. Ces Andalous ont trouvé refuge à Fès à partir de 817-818. Les juifs ont également marqué de leur présence cette cité où la religion a toujours joué un rôle de premier plan.

L'islam était pratiqué à Fès bien avant la venue de Moulay Driss I, mais c'est sous les Idrissides que la nouvelle cité commence à se transformer en un véritable centre de formation théologique.

La construction de la « mader-sa Al Quaraouiyine », vers 859, a joué un rôle de premier plan. Cette école coranique est devenue, au fil des ans, une référence pour figurer parmi les premières universités au monde. Elle est l'œuvre d'une femme, Oum Al Banine Fatima Al Fihriya, originaire de la famille Fihri de Kairouan, dans l'actuelle Tunisie. Les Fassi Fihri et les Andalous, qui ont construit la mosquée

« L'apogée de Fès, sous la dynastie des Mérinides est l'époque du développement de l'architecture et des médersa »

Andalous, sont deux des plus grandes familles ayant marqué l'évolution de la ville.

Fès a traversé, selon l'historien Abdelilah Benmlih, 7 grandes « étapes » : la première est l'époque de sa fondation, sui-

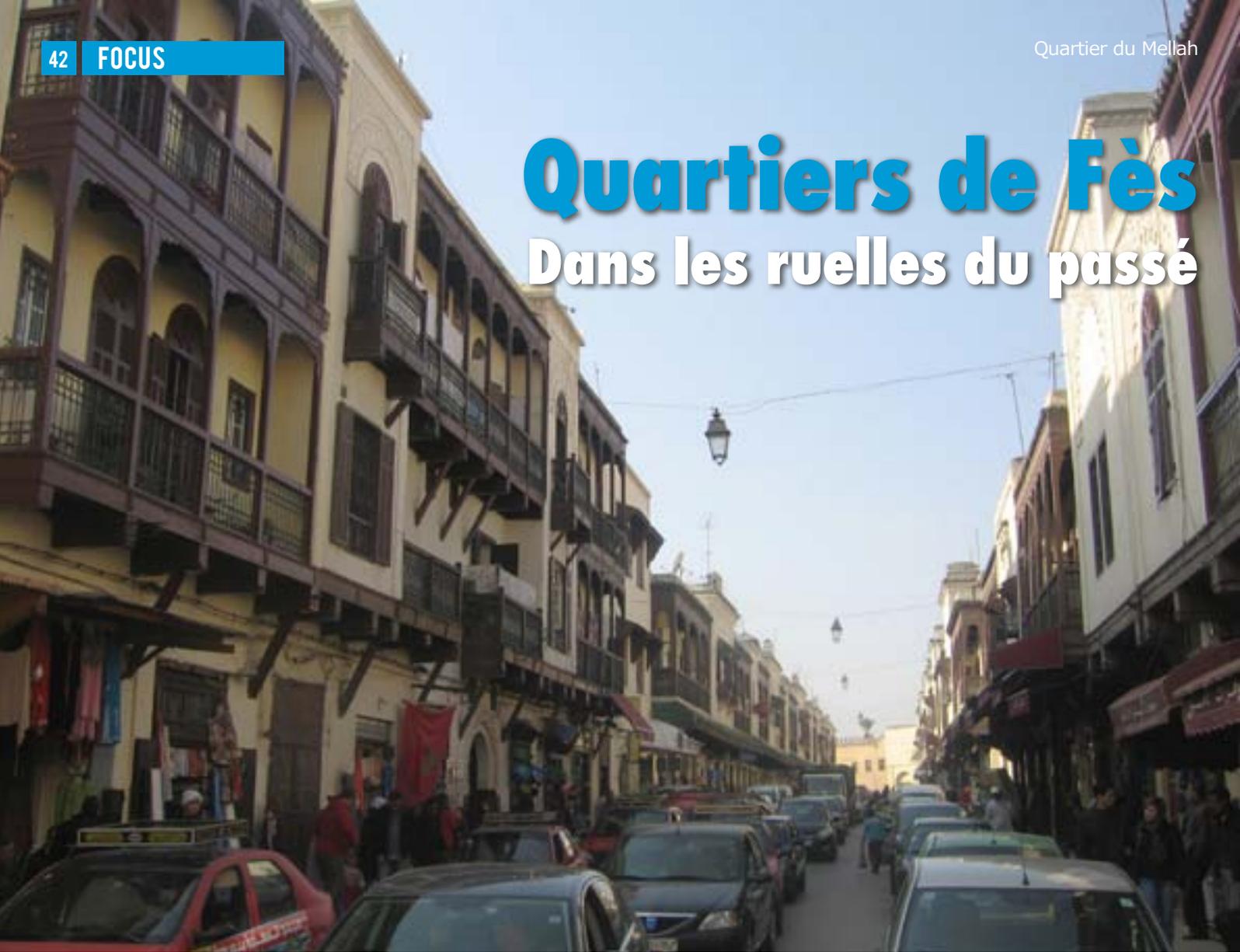
vie de sa transformation en « capitale politique et historique » durant les IX^e et X^e siècles. La troisième coïncide avec le règne des Almoravides et des Almohades, qui a précédé « l'apogée de Fès », sous la dynastie des Mérinides. « C'est l'époque du développement de l'architecture et des médersa », détaille Abdelilah Benmlih.

La période des Saadiens, qui ont pris la ville durant le XVI^e siècle, vers 1554, marque un déclin de l'aura de la ville. Fès perd son statut de capitale politique au profit de Marrakech. Il faudra attendre l'arrivée de la dynastie des Alaouites, à la fin du XVII^e siècle, pour que Fès commence à regagner de l'importance : c'est la sixième étape. De nouvelles infrastructures sont mises en place dans la ville, alors que Meknès devient le nouveau centre du pouvoir. L'époque moderne constitue la « septième étape » de Fès : la ville récolte les fruits de son riche héritage culturel. ■



Quartiers de Fès

Dans les ruelles du passé



- **Andalou, Al Quaraouiyine, chaque quartier porte le nom de son peuple fondateur.**

- **La ville ancienne s'est aujourd'hui appauvrie et souffre des affres du temps.**

Par Oumar Baldé

Une très grande partie de l'histoire de Fès s'est jouée dans les dédales quasi infinis de la vieille médina. Ce vaste espace qui constitue de nos jours « un Fès dans Fès » renferme les quartiers fondateurs de la ville. Alors que la famille Fihri, originaire de Kairouan, dans l'actuelle Tunisie, s'est établie dans le « quartier Qaraouine », les musulmans

chassés de l'Andalousie ont abouti dans le « quartier Andalou ». Ces deux quartiers se trouvent dans la vieille médina, contrairement à « Fès Jdid » et son « Mellah ».

L'influence andalouse. A partir de 817-818, près de 800 familles andalouses chassées de Cordoue, en Espagne, descendent à Fès et s'installent dans ce qui sera bientôt appelé le quartier Andalou. « Plusieurs vagues de réfugiés sont arrivées dans la ville, mais c'est au XVI^e et XVII^e siècles que les plus grandes vagues sont venues s'installer », raconte l'historien Abdelilah Benmlih, soit au moment de la « Reconquista » chrétienne de l'Espagne.

L'asile obtenu, ces musulmans impriment la civilisation arabo-andalouse dans cette partie de

l'ancienne médina. Ce quartier se distingue par rapport aux autres qui se trouvent dans cet espace historique. Il dispose de rues principales assez larges, contrairement aux interminables ruelles de la médina. Les immeubles témoignent de l'influence andalouse, aussi bien dans leur forme architecturale que dans leur décor. La mosquée des Andalou reste le principal lieu de convergence dans ce quartier devenu aujourd'hui très commerçant.

Al Quaraouiyine. En face des Andalou, se dresse le quartier Quaraouiyine. Il doit son nom à ses habitants fondateurs : les familles Fihri originaires de Kairouan. Au IX^e siècle, environ 2000 familles bannies de Kairouan viennent trouver refuge à Fès, gouvernée par les Idris-

sides. Après leur installation, les Fihri, appelés désormais Fassi Fihri, bâtirent la fameuse mosquée Al Quaraouiyyine. La mosquée va se transformer en université pour devenir l'une des premières dans le monde et réussit à rayonner dans tout le Maghreb. C'est dans ce quartier Quaraouine que se trouve également le Mausolée de Moulay Driss, à une cinquantaine de mètres de l'université Al Quaraouiyyine.

« Il fut un temps où chaque quartier constituait un Etat. Ce sont les Almoravides qui ont unifié toute la ville », indique l'historien Abdelilah Benmlih. Les Mérinides vont, à leur tour construire une ville nouvelle, en dehors de la médina : Fès Jdid ou Médina El Beida (la ville blanche), édifiée au XIII^e siècle. Au sein de celle-ci prendra place un autre quartier, à l'ombre du palais royal, qui a également joué un rôle important dans l'histoire de Fès : le Mellah ou le quartier des juifs.

Le Mellah. Mellah provient de l'arabe « melh » ou sel. Il désigne le lieu où sont conservés des produits à l'aide du sel. Le Mellah était donc un quartier

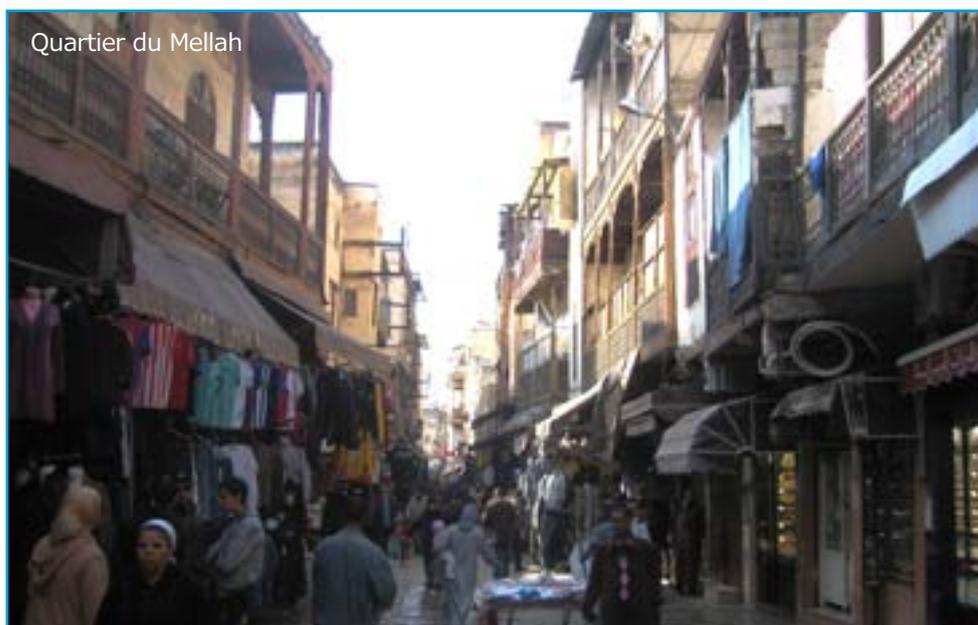
particulièrement connu pour son commerce de sel. En 1438, sous la dynastie des Almohades, le sultan Moulay Yacoub décide d'installer les juifs de Fès dans ce quartier situé derrière son palais. L'objectif : les protéger de la persécution. Les juifs, à en croire les différentes versions des historiens, étaient également chargés depuis leur Mellah, « de saler les têtes coupées des contestataires et autres révoltés contre le régime en place avant quelles ne soient exposées sur la place du marché ». Plusieurs villes du Maroc ont leurs propres quartier Juife, appelé par minetisme Mellah.

Aujourd'hui, le Mellah de Fès, le plus ancien au Maroc, ne compte pratiquement, plus de juifs. Difficile d'en rencontrer. « Nous avons trouvé les juifs ici, mais maintenant ils ne sont plus là », témoigne une habi-



tante musulmane du Mellah. Ce quartier touristique, devenu commercial et résidentiel cache, aujourd'hui, une très grande misère. Il suffit d'oser affronter ses ruelles sombres et étroites pour s'en apercevoir. « Il y a trop de misère ici. Personne ne travaille et les habitants du quartier sont souvent victimes d'agressions », proteste Nezha Chelli, âgée de 50 ans et qui a passé une bonne partie de sa vie dans ce Mellah. En pénétrant dans ces vieilles bâtisses, le visiteur craint de les voir s'effondrer sur lui. « Les murs sont fissurés et certains tombent de temps en temps. Ce risque est toujours présent, lance une mère de famille qui assure ne pas bénéficier des retombées touristiques, nous ne savons pas où va l'argent de ce tourisme. »

L'amer sentiment d'habiter dans un monde révolu qui ne sert plus qu'au plaisir des touristes est partagé par les habitants du Mellah et de la médina. Le réaménagement de tous ces sites historiques est plus que nécessaire. Les vieilles maisons ont de plus en plus de mal à résister à l'humidité, aux intempéries et au poids de l'âge. Chaque maison qui disparaît emporte avec elle toute une histoire. ■



Les mosquées de Fès

Lieux de prière et d'érudition

Les mosquées ont joué un rôle central dans l'histoire de Fès jusqu'à nos jours. Elles constituent des lieux de prière, de recueillement mais aussi d'enseignement théologique. La mosquée Quaraouiyine, devenue une université de renommée mondiale, en est le parfait exemple. « Nous comptons aujourd'hui plus de 400 mosquées rien que dans la ville de Fès. Plus de la moitié se trouve dans l'ancienne médina et le reste dans les nouveaux quartiers », indique Abdessalam Gharmini, délégué régional du ministère des Habbous et des Affaires islamiques. L'Etat régit la pratique et les rites mais certaines de ces mosquées sont toujours gérées par des familles religieuses appartenant à des confréries soufies, comme les Tijanes. Dans la vieille médina,

les minarets de ces mosquées millénaires dominent le décor et attirent les visiteurs.

● Mosquée des Quaraouiyine.

Cette gigantesque mosquée, capable d'accueillir plus de 20 000 fidèles, a été construite à partir de 859. C'est une pieuse et riche héritière, la légendaire Oum Al Banine fatima Al Fihriya qui l'a fondée. Le minaret de cette mosquée que les différentes dynasties n'ont cessé d'agrandir aurait été érigé en 955. La mosquée n'aurait atteint ses dimen-

sions actuelles qu'en 1135, par la volonté du sultan almoravide Ali Ben Youssef. Elle devient la première université du Maroc et accueille des hôtes célèbres tels que l'historien Ibn Khaldoun, le poète et écrivain Ibn al Khatib, le médecin philosophe Averroès et Léon l'Africain.



● **Mosquée des Andalous.** La mosquée située dans le quartier des Andalous a été fondée, elle aussi, par une femme, qui n'est autre que Mariyam el Fihriya, la sœur de la fondatrice de la mosquée des Quaraouiyine. Sa construction remonte à la même époque, en 859-860. La mosquée des Andalous a été, à son tour, agrandie par les différentes dynasties qui se sont succédées au pouvoir. Elle est reconnue visuellement pour son monumental portail orienté au nord, orné de zelliges avec un auvent en cèdre sculpté et par son minaret blanc doté de faïences vertes foncées.



● **Zaouia Moulay Driss II.** Située entre la place Nejjarine et le souk Attarine, la zaouia abrite le tombeau de Moulay Idriss II. Elle est l'un des grands lieux saints de la vieille médina. Ce tombeau a été découvert vers 1458 dans le souk de la médina par le vizir wattasside, Zakariya Yahya, du sultan mérinide Abdal Haqq. Ce vizir pensait en faire une opération politique à son profit, mais ce fut un descendant d'Idriss qui en profita pour se faire proclamer sultan de Fès. Actuellement, ce

mausolée est en pleine rénovation mais ouvre ses portes aux visiteurs, notamment musulmans.

● **Mosquée Sidi Ahmed Tijan.**

Cette mosquée-mausolée renferme le tombeau de l'un des grands saints de la ville. Sidi Ahmed, descendant du prophète et originaire d'Algérie. Chaleureusement accueilli à Fès par le sultan Moulay Slimane, au XVIIIe siècle, Cheikh Ahmed Tijani profita des conditions favorables pour organiser, consolider et diffuser la Tariqa (confrérie) qui porte son nom : la Tijania. Celle-ci se répandit tant au Maghreb qu'en Afrique subsaharienne. Fès devint ainsi le passage obligatoire des populations de certains pays d'Afrique tels que le Sénégal, le Mali, le Nigeria, qui venaient se recueillir sur le tombeau du Cheikh de la Tariqa Tijania. Ils venaient y prier et assister aux réunions de « zikr ». Aujourd'hui, ils continuent de venir nombreux d'effectuer le pèlerinage dans ce mausolée.

● **Les Medersas.** La médina de Fès compte également de nombreuses « medersas », des écoles coraniques où sont formés des théologiens. Parmi elles, la Medersa Bouanania, la plus grande, construite entre 1350 et 1355 par le sultan mérinide Abou Inan. La Medersa Attarine, fondée en 1323, par le sultan Mérinide Abou Saïd, figure également parmi les plus populaires de la ville, ainsi que la medersa de Bab El Guisa, construite par le sultan Alaouite Sidi Mohamed Ben Abdallah au XVIIIe siècle et



fréquentée surtout par les étudiants du nord de Fès.

La Medersa Essefarine, édifiée en 1272, accueillait les étudiants venus principalement du Souss, dans le Sud du Maroc. Fès compte également, les medersas Cherratine, construite par le sultan Moulay Rachid en 1670, Sahrij construite par le sultan Abou Saïd Othman, Mesbahia - ou médersa Rokham ou encore médersa El Khassa - construite par le sultan mérinide Abou Hassan, en 1347, et la medersa Sbaiyine où l'on enseignait les sept manières de réciter le Coran. ■



Conteurs

Le patrimoine oral marocain disparaît à Jemaâ El Fna



- **Jemâa el Fna est l'une des places les plus réputées du Maroc pour ses conteurs.**
- **Remplacés par des activités plus rémunératrices, ils deviennent de plus en plus rares.** Par Hanane Jazouani

La nuit tombe doucement sur Jemâa El Fna à Marrakech, l'un des plus importants fiefs de la transmission orale au Maroc. Il fait froid, 10°C à peine. Les touristes étrangers et les

visiteurs marocains, emmitoufflés dans de grosses vestes, affluent en masse vers le cœur de la place. Soudain un cri strident provenant de l'entrée de Jemâa El Fna se fait entendre. C'est celui d'une petite fille. Il s'agit d'Ofélia l'héroïne du film « Le Labyrinthe de Pan » réalisé par Guillermo del Toro projeté sur écran géant à l'occasion du Festival International du Film de Marrakech, du 2 au 10 décembre. Des dizaines de personnes regardent le film, accoudées aux barrières de sécurité, la bouche ouverte. Il faut faire quelques pas en direction des souks, laisser l'écran dans son dos pour entendre enfin les

battements du cœur de la place rythmés par les ta'rijas, les tambourins marocains.

L'âme perdue de Jamâa el Fna. Ce soir, il règne une ambiance étrange à Jemâa el Fna. La place vit au ralenti. La magie tant réputée de cette place, classée à l'Unesco comme chef d'œuvre du patrimoine oral et immatériel de l'humanité, en 2001, s'est volatilisée. Les visiteurs qui ne se rendent pas régulièrement sur la place pourraient expliquer ce manque de dynamisme par le froid hivernal. En réalité, hiver comme été, et ce depuis plusieurs années, Jemâa



El Fna meurt à petit feu. « La place Jemaâ El Fna a perdu de son âme. Son visage et l'atmosphère qu'elle dégage ont changé », regrette Abderrazzak Benchaâbane, fondateur du Musée de l'Art de Vivre à Marrakech. « Traditionnellement la place Jamaâ el Fna est l'Agora par excellence. Elle a toujours été un lieu de commerce et de spectacles donnés par des conteurs, jongleurs ou musiciens, mais, aujourd'hui, il est malheureux de constater que le commerce a pris beaucoup d'ampleur sur la place et que l'espace réservé à la halka (cercle en arabe) s'est rétréci », souligne-t-il.

L'argent a pris le dessus sur les activités proposées par les animateurs de la place. Regarder gratuitement n'est plus autorisé. Le plaisir des yeux a un prix. Vous ne pouvez pas faire un seul pas sans qu'un jeune danseur gnaoua vienne bondir devant vous en vous lançant un « t3awen m3ana » (aide-nous s'il te plaît) avant qu'il ne retire son bonnet à long pompon pour vous le mettre de force sur la tête. Difficile également de prendre une photo des cobras et des vipères glissant entre les doigts des charmeurs de serpent sans que l'un des leurs, caché dans la foule, ne vous poursuive avec

son tambourin pour faire payer la photo prise. Les nombreuses naqachat (tatoueuses au henné) dispersées aux quatre coins de la place sont affalées sur leur petit tabouret comme si elles étaient au hammam, tenant leur album photo de tatouages au henné à la main et appelant chacune des femmes qui passe pour lui faire un dessin ; lequel ne ressemblera jamais, au final, au modèle choisi par la cliente.

En voie de disparition. La présence des naqachats est un exemple concret témoignant des changements que connaît aujourd'hui, la place. A l'origine,

Sur la place, un écran géant a été installé pour le Festival International du Film de Marrakech.



les tatouages au henné ne sont pas une activité traditionnelle de la place. Les femmes, reléguées à la périphérie de la ville, n'étaient pas autorisées à animer des activités aux côtés des hommes. C'est sous la pression du tourisme que cette activité s'est développée et s'est enracinée sur la place. A un autre endroit, un vieux musicien de guitare berbère, assis à même le sol, les traits tirés et le regard triste, fixe les gens droit devant lui, son instrument placé soigneusement sur ses genoux. Il attend des clients qui voudront bien écouter ses chants en échange de quelques petites pièces.

En 2006, une étude sur le profil sociologique des acteurs de la Place Jemaâ El Fna et de la transmission du patrimoine culturel immatériel avait été menée par Ahmed Skounti, anthropologue à l'Institut National des sciences de l'archéologie et du patrimoine et Ouidad Tebbaa, Professeur de l'enseignement supérieur à l'Université Cadi Ayyad. Les deux auteurs ont pu alors recenser 251 acteurs ani-

mateurs de la place dont l'âge variait de 14 à 70 ans. « La moitié des acteurs de Jemaâ El Fna provient de la ville de Marrakech. La majorité des autres est issue des communautés avoisinantes, de la plaine comme de la montagne : Rehamna, Sraghna, Haut-Atlas et Ahmar. Quelques uns d'entre les acteurs de la place sont originaires de villes plus éloignées mais il ne s'agit là que d'une infime minorité : Casablanca, Meknès et Salé », précise l'étude. Cinq ans plus tard, aucune nouvelle étude n'a été

menée pour actualiser ces données. Néanmoins, selon Ahmed Skounti, le nombre d'acteurs de la place n'a probablement pas changé car même si certains n'y travaillent plus, d'autres arrivent et prennent leur place.

Les acteurs les plus nombreux sur la place sont les charmeurs de serpents, les acrobates, les chanteurs et les musiciens des orchestres modernes. Cependant, le document précise également que certaines activités ont totalement disparu. C'est le cas de la halqa des pigeons animée pendant des décennies par un vieil homme du nom de Cherkaoui. Une animation très prisée mais, en disparaissant, le vieil homme a emporté avec lui son divertissement « comme si, dans ce cas précis, le spectacle faisait tellement corps avec celui qui le présentait, qu'il ne pouvait se perpétuer après lui », explique l'étude.

Recueils. La catégorie d'animateurs de la place qui risque de connaître le même destin que Cherkaoui est celle des conteurs. Ils sont en voie de disparition à Jemaâ El Fna mais aussi dans

« La langue ou ce qu'il y a de meilleur et de pire »

Extrait du livre Conte et Légendes Populaires du Maroc. Il fut raconté par Fatima Chelha à la Docteresse Légey à Marrakech.

Un jour, un homme à l'heure de sa mort, fit venir son fils et lui dit : « va chez le sacrificateur et demande-lui de te donner la meilleure partie d'un animal sacrifié. » Le fils se rendit aussitôt chez le boucher, qui lui donna une langue et il la rapporta à son père en lui disant : « Voilà le meilleur morceau. » Le père lui dit encore : « Va maintenant me chercher le plus mauvais » et le fils retourna chez le boucher. Celui-ci lui remet une autre langue qu'il rapporta aussitôt à son père. Alors le père lui dit : « C'est pour t'apprendre, avant de mourir, que la langue est ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire. Car, par elle, nous viennent également et le bien et le mal. »



le royaume entier. Il est difficile de dire combien il en reste car aucun inventaire exhaustif n'a été réalisé par le ministère de la Culture ou les associations pour avoir une base de données fiable. Ahmed Skounti, regrette le peu d'actions menées par ces deux partis pour réellement sauvegarder le conte et l'art de la halqa. « Un programme de revitalisation et de promotion a été conduit par le ministère de la Culture et le bureau de l'UNESCO de Rabat entre 2004 et 2008 mais sa conception a davantage porté sur la valorisation et la documentation que sur la sauvegarde. Les autorités locales ont apporté un moment un appui matériel aux conteurs. Mais toutes ces mesures, malgré leur importance, ont eues leurs limites. Il faudrait trouver le moyen de permettre aux conteurs et hlaïqis d'exercer leur art, en vivre et le transmettre à de plus jeunes », insiste-t-il.

« A partir du moment où une activité telle que celle du conte voit sa fonction s'essouffler au sein de la société, elle n'a pas

d'autre choix que de régresser jusqu'à disparaître. S'ils ne sont pas sauvegardés tel un patrimoine en leur affectant de nouvelles fonctions dans la société d'aujourd'hui, ils sont condamnés à disparaître appauvrissant un peu plus l'humanité », insiste l'anthropologue. « Il faut renouveler la manière de transmettre y compris en introduisant ces savoir-faire dans des cursus formels de type théâtre et animation et revoir la manière de les présenter au public parce que celui-ci a changé ses façons de recevoir ce type d'art du spectacle », précise-t-il.

C'est exactement le combat que mène actuellement Karine Joseph, directrice de la maison des Editions du Sirocco à Casablanca. Son objectif : sauvegarder la littérature orale marocaine à travers la publication d'histoires menacées par l'oubli. « Les halqa existent toujours au Maroc, dans les zones rurales. Dans les villes, elles ont quasiment disparu et le temps consacré à la télévision, l'ordinateur, le fait que les familles vivent moins

L'alphabétisation de la population marocaine met-elle en danger la tradition orale ?

« La tradition orale existe toujours dans les sociétés qui ont une longue tradition scripturaire. Cette activité est même devenue professionnelle et se transmet dans des cadres formels: le théâtre, le conte, le cirque, etc. De plus, un dialogue fécond s'instaure entre oralité et écriture.

Dans des sociétés comme la nôtre, l'alphabétisation peut constituer un danger lorsque les individus abandonnent la transmission orale et qu'en même temps ils ne lisent pas », explique Ahmed Skounti, anthropologue à l'Institut National des sciences de l'archéologie et du patrimoine à Ouidad Tebbaa.

ensemble, tout cela a fait que l'on ne se raconte pratiquement plus d'histoires, de légendes, de contes. Alors, oui, ce patrimoine disparaît », explique-t-elle. « En tant que maison d'édition, on peut lutter contre cet oubli : la transposition des contes à l'écrit prend le relais de l'oralité pour assurer la transmission. En les fixant sur un support papier, on leur assure une sorte 'd'éternité'. Nous favorisons aussi leur diffusion. Il arrive même que les livres de contes suscitent d'autres créations artistiques comme un spectacle de musique », ajoute-t-elle.



Néanmoins, à vouloir trop recueillir ces contes en voie de disparition dans des livres, ne perd-t-on pas l'aspect vivant des contes ? « Evidemment, nous figeons ces histoires qui, quand elles sont contées, sont recrées à chaque fois par le conteur, qui va décider, selon son humeur, son auditoire, de développer un personnage auparavant secondaire ou d'improviser une variante de l'histoire. A l'écrit, nous perdons la complicité qui se crée avec le conteur, mais nous ga-

gnons la liberté de lire quand on veut, où on veut, de nous interrompre, puis de reprendre notre lecture à notre gré, sans parler du contact sensuel avec l'objet-livre : toucher le papier, tourner les pages... Une autre complicité, différente », explique-t-elle.

Retour à Jemaâ El Fna. Sur place, il est effectivement difficile de trouver un conteur. « Il y en a un qui vient tout juste d'arriver. C'est le seul conteur que je vois régulièrement. Regarde, il

est là bas ! », s'écrie un danseur gnaoui. « Il a un bonnet rouge. Très souvent les conteurs de la place ont un bonnet pour que l'on puisse les reconnaître. Il n'a pas encore établi son stand mais il va le faire ! ». Quelques minutes plus tard, le conteur a déjà installé ses affaires à quelques dizaines de mètres de l'écran géant du FIFM. Une halqa de trois rangs composée uniquement d'hommes s'est formée.

Trouver le conteur est une chose, mais encore faut-il s'approcher assez près pour l'entendre parler. La tâche s'avère extrêmement difficile. D'une part, le son du film projeté sur l'écran géant du FIFM est tellement élevé qu'il couvre la voix du conteur. D'autre part, lorsque vous êtes une femme et que vous souhaitez vous approcher, d'autres hommes forment une autre halqa autour de vous et n'hésitent pas à fouiller discrètement vos poches voire à laisser trainer leurs mains ! Désormais rares sur Jamaa el Fna, les conteurs sont également bien difficiles, à trouver, à approcher et à entendre. ■

« Les Contes et Légendes Populaires du Maroc », best-seller des Editions Sirocco

Chez les Editions Sirocco, le livre qui se vend le mieux au Maroc et à l'étranger est « Contes et Légendes Populaires du Maroc », par la Docteresse Légey. Cette française était médecin au Maroc, elle y a exercé pendant plus de 25 ans, a contribué à créer des dispensaires, des maternités, a soigné des milliers de personnes. Elle parlait parfaitement l'arabe et pouvait donc vraiment communiquer avec les gens qu'elle soignait. « Je pense que si elle s'est attachée à collecter ces contes, puis les rites et les croyances marocains, cela a été dans l'esprit de connaître et de comprendre réellement l'âme du pays. La confiance des conteurs, de ses patientes qui lui ont raconté beaucoup des histoires recueillies, en témoigne », explique Karine Joseph, directrice de la maison des Editions du Sirocco à Casablanca.



YABILADIES

Le supplément féminin



SOMMAIRE

- 50 Coaching : J'y vais ou j'y vais pas ?
- 52 Epilation : Halaoua ou laser ?
- 54 Mères célibataires: Une lutte quotidienne
- 56 Les 1001 vertus de la graine de Nigelle
- 57 Recette : Tajine de dorade sauce chermoula
- 58 Siham El Habti : Lignée caftan



Coaching

J'y vais ou j'y vais pas ?

● **Envie de changer de look, de perdre du poids, de donner à son enfant une éducation exemplaire? Pas de panique, un coach est là pour chaque situation.**

● **En ligne ou en live, le coach propose ses services pour vous faciliter la vie mais est-ce vraiment efficace et nécessaire ?**

Par Khadija Tighanimine

Avoir un coach n'est plus réservé aux stars, c'est un privilège que presque toutes et tous peuvent s'offrir, à présent, et ce ne sont pas les offres qui manquent. Que ce soit pour apprendre à mieux manger, bien dormir, se maquiller ou encore avoir un bambin irréprochable, les coachs proposent leurs services entre 300

à 2500 DH. Pendant environ 1h30 de consultation, le coach redonne confiance en soi et surtout revient sur nos habitudes pour les corriger afin d'atteindre notre objectif : vivre mieux.

Pour Salma Sentissi, éducatrice en hygiène de vie au Maroc, consulter un coach c'est se donner les moyens « d'accueillir la vie avec plus de sérénité en vue d'améliorer son quotidien ». Elle explique que « lorsque l'on fait appel à un coach, c'est parce que l'on ressent momentanément un mal-être dans sa vie ». Mais pour elle, « le coach ne doit pas être une béquille ou un gourou » car, s'il est vrai que l'individu peut tout attendre de son coach, il doit garder à l'esprit que c'est lui qui est au cœur du changement, tout vient de lui. « Ce qu'il ne faut pas oublier c'est surtout comment l'être synthétise ces conseils et les applique dans sa vie », précise Salma Sentissi. Le coach n'est donc pas « un sauveur mais un accompagnateur temporaire qui

a un pour rôles de vous amener à présenter conscience de votre situation, vous conseiller de mettre en place de nouvelles « Réformes de vie » et de vous responsabiliser .

Le bonheur ici-bas. Bien que la tendance des coachs soit assez répandue et que les offres pullulent, décider de faire appel à un coach n'est pas forcément un réflexe. Celui qui s'y décide le fait bien souvent parce qu'il se sent mal ou qu'il a épuisé les moyens plus traditionnels. C'est le cas de Kamel, jeune quadragénaire et ingénieur informatique à Paris. Il a longtemps souffert de problèmes digestifs. Il a, à plusieurs reprises, consulté des médecins spécialisés et faisait parfois dans l'automédication. Il se privait de toute sorte de nourriture, se faisait vomir, pensant se faire du bien jusqu'au jour où il a décidé de voir un naturopathe, un coach pour apprendre à mieux manger ! « Je me privais et me faisais du mal, ma santé en

prenait un coup et mon naturopathe m'a tout de suite mis en garde. Il m'a prescrit un régime alimentaire bio et sain, qui m'a permis de manger mieux sans me priver. Aujourd'hui, je me sens mieux et ne souffre plus de problèmes digestifs. J'avais seulement besoin de conseils avisés pour trouver mon équilibre », explique-t-il.

Faire appel à un coach est symptomatique de la société dans laquelle nous vivons. Le temps file, le stress s'accumule et donne le sentiment d'avoir besoin, de confier à un coach la responsabilité de nous orienter et de nous redonner confiance en nous. Baptiste Rappin, professeur-chercheur à l'université de Metz, dans son article *Mode et management : Le cas du coaching*, revient sur les origines du coaching. Inspiré des méthodes du management en entreprise, le coaching correspond à une forme d'organisation de la vie à l'aune du « rythme effréné de notre époque » auquel la méthode managériale répond assez bien. Selon Baptiste Rappin, l'individu vise avant tout « le bonheur ici-bas ».

Néanmoins, certains voient en cette tendance, une nouvelle forme d'addiction et vont jusqu'à parler du profit des coachs face à des personnes en détresse ou qui, faute de temps, font appel à eux pour les aider à mieux s'organiser.

Déceptions. Elle était tellement débordée qu'elle était prête à faire confiance à un professionnel. Leila, Parisienne de 32 ans, travaille dans le management, au sein d'une entreprise d'informatique. Elle a contacté un coach parental pour apprendre à équilibrer sa vie familiale et professionnelle.

Elle avait du mal avec l'éducation de sa petite fille de 5 ans, un problème d'autorité qu'elle a voulu résoudre en s'adressant à une personne compétente. « Par manque de temps, je me suis orientée vers un coach en ligne qui semblait être très populaire. Dans mon entourage, personne n'avait jamais fait appel à un coach. J'ai bénéficié de quelques séances d'1h30 à 45 euros, mais au bout de la quatrième, j'avais le sentiment que ce coach se contentait de lire des manuels. Je n'avais pas le sentiment qu'il me conseillait vraiment ni que c'était personnalisé. Ce qu'il disait je l'avais déjà lu dans des livres de psychologie de l'enfant ou entendu dans des émissions. » La jeune maman active a été déçue par cette expérience.

Hasna, jeune Lyonnaise de 27 ans, a eu besoin d'un relooking et a donc fait appel à un coach en image. Chargée de recrutement, elle possède un métier qui implique beaucoup de relationnel. Pour être convaincante, elle avait besoin d'être sûre d'elle et de son apparence. « Je paraissais très jeune et j'avais envie d'une image qui donne l'impression que j'ai de l'expérience et que je suis une pro ! » Le résultat a été en deçà de ce que souhaitait la jeune working girl qui a pourtant déboursé plus de 700 euros pour la prestation du coach. « Après le relooking, j'avais un style trop sévère. Je paraissais dix ans de plus et j'ai eu droit à une coupe de cheveux horrible ! »

Pour Pierre Le Coz, auteur de *L'empire des coachs*, « les coachs font recette auprès de l'homme post-moderne », et c'est selon lui « un processus d'infantilisation généralisée des consciences » où l'individu perd tout sens

critique et se laisse guider par un professionnel censé gonfler sa propre estime. L'illusion serait donc entretenue en partant du principe « qu'un autre sait de moi ce que j'ignore et qui me serait tellement important pour réaliser mon être ». Pour Salma Sentissi, il existe certes des professionnels qui manquent de déontologie mais il ne faut pas généraliser. De plus, le coaching peut ne pas fonctionner dans certains cas ; il n'est pas la solution miracle.

Le coaching est donc bien accessible à toutes les bourses mais il requiert de la vigilance. Avant de contacter un coach assurez-vous qu'il a de bonnes références en demandant son parcours professionnel ainsi que ses tarifs pour éviter toute mauvaise surprise. Effet de mode ou pas, il répond à un besoin contemporain. Il appartient à chacun de faire la part des choses tout en gardant à l'esprit que tout vient de soi. Il n'y a pas de recettes miracles, seulement de bons conseils à savoir appliquer ! ■



Épilation

Halaoua ou laser ?

● **L'épilation est aux femmes ce qu'un dilemme est à Corneille : un sujet de tergiversation perpétuel.**

● **Entre la cire orientale traditionnelle accessible à toutes, exceptées aux plus douillettes, et le laser, cher mais indolore et définitif, il faut choisir.**

Par Rim Battal

Certes, la saison n'est pas propice aux petites robes et aux jambes offertes au soleil. Mais la chasse aux poils ne connaît pas de trêve en hiver. Oui mesdames, vous vous devez d'avoir les jambes lisses parce que les canons de la beauté l'exigent et qu'il faut s'y soumettre. Le classique rasoir, pratique quand on veut s'arranger à la hâte est à écarter pour tous ses inconvénients, connus de toutes (et de tous). La pince à épiler est d'une précision chirurgicale et extrait le poil à la racine, sauf que l'on n'a pas toujours le temps, encore moins pour les grandes surfaces. Les appareils électriques quant à eux n'ont jamais eu beaucoup de succès. L'opération est douloureuse en général et pratiquement suicidaire

pour certaines zones sensibles comme le maillot.

Reste l'épilation à la cire qui fait l'unanimité et l'épilation au laser qui prend de l'ampleur lentement mais sûrement. Que choisir ? Chacune des deux méthodes offre des avantages certains ; le choix reposera sur l'effet escompté, la nature du poil, les zones que l'on souhaite épiler mais aussi le budget.

● **Épilation halaoua : saveur caramel.**

Mettez du sucre dans une casserole, ajoutez du jus de citron, un peu de miel ; le tout à feu doux. Non, ce n'est pas une recette pour un dessert mais celle de la cire orientale, plus connue sous l'appellation

« halaoua ». Pratiquée dans beaucoup de salons d'esthétique, des plus selectifs aux plus funky des quartiers populaires marocains, la « halaoua » reste la solution épilation la plus démocratique puisque accessible à toutes les bourses. Le poil repousse doux, docile et clairsemé. Vous pouvez vous réjouir de jambes impeccables pendant trois semaines.

Appliquée en boule qu'une main experte étale sur la peau, la cire orientale est également adaptée à toutes les parties du corps, même les plus sensibles comme le maillot, les aisselles ou encore certaines parties du visage. « Je m'épile avec de la cire orientale que je prépare moi-même, ça marche pour moi surtout pour les ais-





selles et les avant-bras. Pour les jambes ça prend beaucoup plus de temps et ça me laisse des traces. Donc pour ça et pour le maillot je vais chez mon esthéticienne une fois par mois », explique Sofia, étudiante. Nadia, son esthéticienne attirée acquiesce. « Avec la cire, on est tranquille pendant un mois, mais il faut laisser repousser assez longtemps. Des fois les poils repoussent sous la peau, mais il suffit de bien frotter avec un gant noir au hammam et du « saboune beldi » [savon noir, ndr] pour qu'ils ressortent », lance-t-elle, en riant. Sophia a ses habitudes dans le même salon de beauté depuis le lycée. « C'est important d'être à l'aise avec son esthéticienne. Nadia connaît mes zones sensibles, donc elle y va en douceur et elle va plus vite sur les zones qui le sont moins ». La cire reste une méthode assez douloureuse pour les petites natures. La « halaoua » ne permet pas, non plus, d'affaiblir les follicules pileux. Les poils repoussent donc toujours vigoureusement, mais le miel et le citron - tous deux sont

des antiseptiques naturels - permettent de nettoyer la peau en profondeur et adoucissent l'épiderme pour donner un effet lisse et brillant.

● Epilation au laser : permet de vivre sur une île déserte.

Si l'épilation laser en fait fantasmer plus d'une, cette méthode reste peu pratiquée par rapport à la « halaoua » ; en cause : le prix mais aussi la peur de prendre des risques pour sa santé. Malgré cela, « ne plus avoir de poils, plus jamais » pousse les mordues de peaux désertes à opter de plus en plus pour cette solution. « Je m'épilai à la cire, au rasoir, au fil, n'importe comment. Mais un jour, au milieu d'un doux rêve où j'étais sur une île déserte, j'ai commencé à imaginer mes poils repousser dans ce paradis. Le cauchemar. Le lendemain je me suis renseignée et j'ai foncé », confie Leila, employée à la RAM, non sans humour. « Je suis aujourd'hui à ma 4e séance. Ça me coûte cher, mais ça vaut le coup », assure-t-elle.

La clinique Guessous, à Casablanca, admet la cherté de la méthode - de 500 à 10 000 DH la séance, selon la zone à épiler, la nature du poil, sa densité... mais pratique des facilités de paiement pour les patientes. « Des patientes », pour cette clinique, car si « l'épilation au laser n'est pas une opération, comme le croient beaucoup de gens, elle se déroule strictement en milieu médicalisé », explique l'esthéticienne de la clinique. Le nombre de séances varie également en fonction de la zone à « nettoyer ». Pour le maillot par exemple, quatre à cinq séances suffisent, alors que pour le visage, dix séances sont nécessaires. « On a en ce moment une secrétaire qui souhaite se débarrasser des poils du visage, parce que c'est un vrai complexe. C'est très contraignant pour son travail », raconte-t-elle. Contrairement à ce qui circule autour de l'épilation laser, l'esthéticienne assure un taux de réussite de 100%. Selon elle, les échecs interviennent dans le cas d'épilation à la lumière pulsée, une autre méthode qui coûte moins cher mais qui ne détruit pas durablement les follicules. L'amalgame entre les deux est la cause de la suspicion générale autour de l'efficacité du laser, assure la clinique.

Autre bémol, hormis le prix faramineux : le laser ne marche pas sur les poils blonds ou blancs. Le laser est conduit par la mélanine contenue dans le poil or c'est elle qui donne au poil sa couleur : plus il est noir, plus il a de mélanine. De même, les peaux noires ne peuvent être épilées définitivement par laser, car le rayon se diffuse dans la mélanine de la peau sans toucher la racine du poil. ■



Mères célibataires

Une lutte quotidienne

- **Cachés, des milliers d'enfants au Maroc grandissent sans père et sont élevés par leurs mères.**

- **Majoritairement issues de milieux défavorisés, ces femmes luttent contre la stigmatisation et la précarité.**

Par Halima Djigo

Les mères célibataires ne constituent pas un phénomène mais plutôt un pan entier de la société », martèle Houda El Bourahi, directrice opérationnelle de l'INSAF, association engagée dans le secours de femmes en détresse. Selon un rapport paru en 2010 et publié par l'association, l'effectif estimé des mères céli-

bataires au Maroc tournerait autour de 27 000.

Le mot « mère célibataire » peut correspondre à diverses situations. Certaines femmes veuves ou divorcées élèvent seules leurs enfants. Par contre, la quasi totalité des mamans célibataires, celles qui sont seules pour élever leur enfant dès sa naissance, sont des adolescentes ou des adultes ayant eu un enfant hors mariage. À l'échelle nationale, 61% des mères célibataires ont moins de 26 ans.

Exclues. Elles sont les grandes oubliées de la Moudawana. Les dispositions du code de la famille concernant la femme en tant qu'épouse. Les relations sexuelles hors mariage constituent un délit passible d'emprisonnement d'un mois à un an,

comme stipulé dans l'article 490 du Code Pénal. Elles sont donc considérées comme hors la loi. Dans une société marocaine arabo-musulmane où la reproduction humaine est régie par les normes du mariage, les grossesses contractées en dehors de ce cadre s'accompagnent très souvent de rejet et de stigmatisation.

Lorsqu'elles apprennent leur grossesse, nombre de ces femmes sont rejetées et/ou chassées par leur famille. Hana se souvient avec amertume de ses trois années de relation avec Mostapha. Celui-ci a nié la paternité de son enfant lorsqu'elle lui a appris sa grossesse et campe toujours sur sa position. « Personne n'est au courant de ce qui m'arrive, à l'exception de ma mère et de ma tante », confie-

t-elle, honteuse. Pour Aziz Kich, enseignant chercheur en psycho-sociologie à la Faculté des Sciences de l'Éducation à Rabat, « le regard de la société marocaine est dépréciateur. Il est marqué par l'idée de péché, de honte et d'insécurité ». « Les gens oublient souvent que pour faire un enfant, il faut être deux. L'homme n'est jamais inquiet, jamais responsabilisé », déplore Houda El Bourahi.

Précarité. Cette exclusion, conjuguée à l'analphabétisme et à la pauvreté, poussent certaines jeunes femmes à envisager le suicide, l'abandon de l'enfant et parfois même l'infanticide. D'autres, pour survivre avec leur enfant, sont amenées à mendier ou à se prostituer. Lorsqu'elles trouvent du travail, elles sont souvent reléguées dans des emplois mal payés, informels, sans aucune garantie de stabilité ni de sécurité sociale.

L'Institution Nationale de Solidarité Avec les Femmes (INSAF) en détresse appuie ces mères célibataires dans leur recherche d'un emploi stable, à Casablanca « Nous apprenons aux femmes que nous accueillons des métiers tels que la couture, le nursing, la coiffure ou encore la cuisine. Nous mettons à leur disposition, au sein même de nos locaux, une crèche ainsi que des « nounous » qui prennent soin de leurs bébés pendant qu'elles assistent aux formations », renseigne Houda El Bourahi, directrice opérationnelle.

Sofia fait partie de ces femmes qui ont été accueillies et ont reçu un soutien psychologique à l'INSAF. « J'ai obtenu des

renseignements selon lesquels il existait des associations à Casablanca qui venaient en aide aux femmes en détresse. J'ai atterri à l'INSAF où le personnel m'a soutenue et assistée.

J'ai bénéficié d'une prise en charge complète et à présent je me sens en sécurité mais je suis un peu désorientée, ici, à Casablanca. Je souhaiterais retourner à Khouribga avec ma fille mais c'est impossible pour l'instant. Je veux garder mon enfant avec moi coûte que coûte. Avec l'appui de l'INSAF, je compte élever convenablement ma fille. »

Des centres de formation et de bienfaisance, des associations et des personnes de bonne volonté réussissent à prendre en charge un certain nombre de ces « mères ». Au regard de l'ampleur du phénomène, les associations sont toutefois dans l'incapacité de répondre à la majorité des besoins. « Les mères célibataires doivent pouvoir dépasser le traumatisme psychologique qu'elles vivent



A l'INSAF, les jeunes mères réalisent des poupées de tissu pour les vendre.

et qui risque de les maintenir bloquées à jamais dans un sentiment de culpabilité », estime le professeur Kich. Selon lui, la compassion et la compréhension de tous - institutions, décideurs, famille - est nécessaire, de même qu'une campagne active d'éducation et de sensibilisation. ■

Housna ou la dignité dans l'adversité

C'est dans le quartier Hay Fath, à Rabat, que cette native de Settat a décidé de s'installer avec son jeune garçon. A 25 ans, Housna se définit comme une célibataire. Maman d'un petit Amine âgé de 3 ans, la jeune femme se consacre à deux choses dans sa vie : l'éducation de son fils et la vente quotidienne de melouis, riffa et autres gallettes.

« Lorsque j'ai appris ma grossesse, je ne voulais qu'une chose : mourir. La honte, le désespoir et la déception m'ont, tour à tour, submergée. Puis avec le temps, je me suis fait une raison. Il me fallait rebondir et continuer à vivre. Je me suis forgée un caractère ferme. J'ai décidé de m'en sortir. J'ai pu compter sur le soutien de mes cousines résidant à Rabat. Elles m'ont prêté une somme d'argent avec laquelle j'ai pu lancer mon commerce. A présent, je remercie le Tout-Puissant car je parviens à m'en sortir ; bien entendu, avec l'appui de mes cousines. Je compte tout mettre en œuvre pour que mon fils aille à l'école et devienne un éminent médecin. Inch'allah. »

Les 1001 vertus de la graine de Nigelle

- **La graine de nigelle est un bijou de la nature, « l'or noir des condiments ».**
- **Sa richesse en acides gras polyinsaturés et en oligo-éléments lui confère des bénéfices santé indéniables.**

La graine de Nigella sativa (sanouj en darija et cumin noir en français) est un remède naturel, utilisé depuis des millénaires par de nombreuses civilisations. Par exemple, un flacon d'huile de nigelle aurait été découvert dans le tombeau de Toutankhamon, onzième pharaon du Nouvel Empire. Légende ou réalité, peu importe, cette histoire raconte l'importance de ce condiment magique. Le prophète Mohamed SAWS, quant à lui, disait : « soignez-vous en utilisant la Habba Assawda (traduction, graine noire), c'est un remède contre tous les maux à l'exception de la mort ». Petite nuance, la Habba Assawda possède un aspect différent de la graine de cumin noir, même si ses propriétés semblent similaires.



Elle est plus grosse, plus arrondie et lisse et se trouve principalement en Arabie Saoudite.

Les vertus de l'huile de cumin noir sont innombrables. Retenez son rôle majeur dans le soutien des défenses immunitaires. Si votre sys-

tème de défense est régulièrement entretenu, alors votre résistance face aux diverses pathologies et germes en tous genres n'en sera que meilleure.

Parmi ses nombreuses recommandations, la nigelle soulagera donc des maux aussi variés que les troubles ORL et pulmonaires (rhume, maux de gorge,

vertige...), les céphalées, l'hypertension artérielle, les troubles gastriques (ballonnements et gaz intestinaux), les troubles dermatologiques (verrues, herpès, ou dépigmentations) ou encore les troubles ostéo-articulaires (entorses, fractures, rhumatismes). La liste est non exhaustive et les recettes variées, selon le mal en question.

La nigelle peut être consommée sous forme de graines (à rajouter sur son plat, sa tartine de pain ...) ou en huile (en tant que complément alimentaire) extraite par première pression à froid et de production biologique, si possible. A titre préventif, optez pour une cure d'huile de nigelle, à raison d'1 cuillère à café par jour, à jeun, le matin, seule ou mélangée à un jus de fruits frais, pendant 3 semaines. A réitérer à chaque changement de saison, par exemple, où dès que vous en ressentez le besoin.

Si vous n'avez pas eu l'occasion de l'expérimenter à ce jour, profitez-en pour démarrer une cure d'huile de nigelle en cette saison pré-hivernale, tout en maintenant une hygiène de vie globale saine et équilibrée. ■



Tajine de dorade sauce chermoula

● Ingrédients

Pour la sauce chermoula

3 cuil. à soupe de persil frais haché
2 gousses d'ail
1 cuil. à café de curcuma
1 cuil. à café de paprika
1 cuil. à café de cumin moulu
un filet d'huile d'olive
un demi-verre d'eau
sel, poivre

● Préparation

La chermoula : Mélanger le persil avec l'ail écrasé, le curcuma, le paprika, le cumin, ajouter un filet d'huile d'olive, du sel et du poivre, puis verser un demi verre d'eau. Ecailler, évider et rincer les dorades, couper la tête et la queue, puis les badigeonner de sauce chermoula. Laisser le poisson mariner au frais dans cette sauce, le temps de préparer les légumes.

Les légumes : Eplucher et couper les pommes de terre et les oignons en tranches. Couper également les tomates. Faire griller le poivron directement sur le feu, puis l'enfermer immédiatement dans un sac en plastique. 10 minutes plus tard, retirer la peau grillée du poivron, le rincer puis le couper en fines lamelles.

Le tajine : Dans un plat à tajine, verser un filet d'huile d'olive puis disposer un lit de tranches

Pour le plat

3 dorades
6 crevettes cuites
2 oignons
4 pommes de terre
2 tomates
un poivron rouge
des crevettes cuites pour décorer
un demi citron

d'oignons pour éviter que le poisson n'attache au fond du tajine. Déposer par dessus les 3 dorades marinées, puis le reste d'oignon en tranches. Badigeonner les pommes de terre coupées avec la sauce chermoula, et les disposer les par dessus. Mettre, ensuite, une couche de tomates en tranches et verser un peu d'eau dans le reste de la sauce pour arroser les tranches de tomates

Cuisson : Couvrir le tajine et laisser cuire à feu doux. Au bout de 40 minutes de cuisson, les pommes de terre deviennent fondantes. Ajouter alors les lamelles de poivrons et décorer avec quelques crevettes cuites. Fermer le tajine et laisser encore mijoter pendant 10 à 15 minutes.

Avant de servir, arroser le tajine avec le jus d'un demi citron.



Siham El Habti

Lignée caftan

Par Ghita Ismaïli



- **Digne héritière de Fouzia Berriah, Siham El Habti est une référence dans le milieu du caftan marocain.**

- **Elle habille des stars comme Shirine Abdelwahab, Nawal Al Zoghbi, Carole Samaha ou encore Sandrine Bonnaire.**

Elle a atterri à l'aéroport Mohamed V de Casablanca, en provenance de Cotonou, au Bénin, il y a quelques heures à peine quand nous la rencontrons. Siham El Habti revient de la 7e édition du Festival des stars de l'intégration

culturelle africaine (SICA), où elle a été nommée « Ambassadrice de l'art et de la culture de l'Afrique ». La styliste, qui ne cache pas sa fierté d'avoir été ainsi gratifiée, a volontiers accepté de nous ouvrir les portes de Dream Caftan, une maison de couture située en plein quartier Mâarif, à Casablanca, une affaire de famille.

Fouzia Berriah. Siham El Habti n'est autre que la fille de Fouzia Berriah. Styliste marocaine, elle a très tôt fait de la couture traditionnelle sa spécialité. Fouzia a initialement fondé la maison Dream Caftan en 1978. Siham grandit, donc, naturellement dans un univers submergé de couleurs, tissus, perles, et broderies traditionnelles. Sa pas-

sion démesurée pour le caftan, dont elle estime qu'il fait partie intégrante du patrimoine culturel marocain, se lit sur son visage. « Depuis que je suis petite, j'aime beaucoup le dessin. Je suivais ma mère partout dans les défilés au Maroc et à l'étranger », confie-t-elle.

Son avenir semblait tout tracé et pourtant, après l'obtention d'un baccalauréat scientifique, en 1994, Siham se laisse, d'abord, tenter par une formation dans le domaine paramédical avant de s'envoler vers la France, où elle poursuivra des études d'optique.

De l'optique à la couture.

« Après avoir passé six années à étudier en France, je suis rentrée au Maroc. C'est là que je me suis rendue compte que l'univers de la mode me manquait vraiment », avoue-t-elle. « Quand ma mère s'en est aperçue, elle m'a encouragée à prendre les choses en main. Elle m'a conseillée de suivre des études de stylisme, pour faire les choses correctement », raconte Siham. Elle décide alors d'intégrer le Collège Lasalle, école canadienne installée au Maroc.

Avec cette formation, Siham a pu développer son savoir-faire pour le caftan en y apportant une nouvelle touche. Convaincue par son talent, sa maman décide de lui léguer la gestion de Dream Caftan, en 2003. C'est avec ce nom qu'elle tente sa chance, en 2005, en se présentant au concours de présélection de « Caftan », événement phare des stylistes de caftans haute couture, organisé chaque année par le magazine féminin « Femmes du Maroc ».

Défilé « Caftan ». Pari gagné pour Siham, elle est sélectionnée pour y présenter son travail. Depuis, Siham El Habti n'a plus quitté les planches de « Caftan ». Elle revient chaque année pour exposer ses nouvelles réalisations toujours aussi innovantes. Lors de la 15^e édition de Caftan, organisée en mai dernier à Marrakech, Siham El Habti a même été choisie pour inaugurer le défilé des créateurs confirmés.

Si Siham est très présente sur la scène nationale de la haute couture traditionnelle, elle est aussi conviée régulièrement à venir présenter ses collections à l'étranger. « Dans mon travail, j'essaie de mêler la tradition à la modernité, pour que le caftan soit accessible à tout le monde. Certains vous diront que c'est déformer le caftan. C'est faux ». Pour Siham, c'est sans doute grâce à « cette évolution que la culture du caftan a pu s'exporter à l'étranger ». La styliste a notamment représenté le Maroc, au Festival de design et de mode de Carthage, à l'Oriental Fashion Awards à Bruxelles, ainsi qu'aux célèbres Salons Hoches de Paris. Ses caftans ont également été présentés en

Égypte, au Sénégal et au Liban. Je fais beaucoup de défilés à l'étranger mais pas pour vendre. Dans la majorité des cas, la clientèle étrangère n'aime pas beaucoup investir dans le caftan. Je ne peux pas baisser les prix de mes tenues, cela ne représente pas une bonne affaire pour moi », explique-t-elle avant de préciser que le seul et unique but de ses déplacements à l'étranger « est de dévoiler la richesse du caftan ».

Stars. Si ses caftans sont beaucoup appréciés par le public connaisseur, ils sont aussi convoités par de nombreuses célébrités de passage au Maroc. Siham El Habti a habillé, entre autres, l'actrice et réalisatrice française Sandrine Bonnaire et la top-modèle danoise Heidi Albertsen. Plusieurs vedettes de la chanson orientale se sont également laissées séduire par ses caftans, à l'instar de Shirine Abdelwahab, Nawal Al Zoghbi, Carole Samaha ou encore Assala Nasri. La dernière en date est l'actrice turque Tuba Büyüküstün Saylak, plus connue par le public marocain sous le prénom de Lamiss. Mission accomplie pour Siham El Habti. ■



Moussem des cultures 2008











پاپلاک پی
نہہ انظہلا .com